



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

PQ
4316.58
C66
1905





1610/1228

B-II°-7

DANTE ALIGHIERI

—

VITA NOVA

Traduite par Henry COCHIN



PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE l'Occident
17, rue Émile
MCMV



DANTE ALIGHIERI

VITA NOVA

Traduite par Henry COCHIN



PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE L'*Occident*

17, RUE EBLÉ

MCMV

LA VITA NOVA



LE TRADUCTEUR AU LECTEUR

La *Vita Nova* est un petit livre où Dante a encadré, commenté et symbolisé un certain nombre de poèmes composés en sa jeunesse à la louange d'une amante mystique. Il nous a fait savoir que cette dame s'appelait Béatrice et qu'elle était Florentine ; Boccace a dit qu'elle était la fille d'un citoyen de Florence noble et pieux, Folco Portinari. Le livre est dédié à celui que Dante appelait « le premier de ses amis », c'est-à-dire Guido, fils de Messer Cavalcante de' Cavalcanti, dont il est parlé au livre X de l'*Enfer*.

La *Vita Nova* est un singulier mélange de fiction et de réalité, de faits évidemment imaginaires et de scènes réelles de la vie quotidienne, naïvement et simplement rapportées. Elle contient même, sous le voile d'une quintessence astrologique et géométrique, des précisions de chronologie. On peut jusqu'à un certain point dater la *Vita Nova*. Le récit a pour point de départ la première rencontre du poète âgé de neuf ans avec l'enfant Béatrice, et il est possible de calculer (par ce que nous pouvons supposer de l'âge de Dante) que cette rencontre eut lieu en 1274. Il a pour point central la mort de Béatrice, pour laquelle, en termes embrouillés mais encore intelligibles, nous est indiquée la date du 9 juin 1290. Enfin, il nous représente, vers la fin, en un sublime chapitre, des Pèlerins qui s'en allaient à Rome pour le jubilé, et ce jubilé ne peut être que celui du pape Boniface VIII en l'an 1300.

La constatation de cette dernière date ne nous démontre pas que Dante ait écrit le livre postérieurement à l'an 1300, mais ceci du moins : après l'an 1300, il lui arrivait d'y travailler encore et il ne le considérait pas comme tout à fait terminé. Donc il l'avait encore en mains, après ses trente-cinq ans, après « le milieu du chemin de sa vie », parmi les cruelles souffrances et les luttes atroces de sa vie publique ; il retouchait encore ce livre de sa jeunesse à la veille presque du jour où l'exil et le malheur sans rémission allaient tourner définitivement sa pensée vers la grande poésie allégorique et philosophique, vers la recherche finale de la Béatitude.

On ne sera donc pas surpris de voir la direction qu'a prise forcément le récit naïf de la *Vita Nova*. On s'apercevra vite qu'elle est une des avenues qui conduisent à la *Divine Comédie*.

Tous les poètes de l'époque de Dante et de l'âge suivant ont cru et professé que toute poésie doit avoir un sens caché. Boccace, qui était excessif dans ses termes, va jusqu'à dire qu'il faudrait être imbécille pour ne pas chercher dans un poème un autre sens que le sens littéral indiqué par les mots. La *Vita Nova* est éminemment un livre symbolique, et si nous ne le savions pas, Dante nous le dirait explicitement dans le curieux chapitre où il fixe les règles du symbole et de l'allégorie. Il n'est pas nécessaire selon lui que chaque lecteur devine exactement quel sens le poète a caché sous les mots, pourvu toutefois que lui-même le sache.

Tel est le cas pour la *Vita Nova*. Elle est un poème symbolique, et, comme tout poème symbolique, elle fait découvrir une pensée méthaphysique sous une matière réelle. La matière réelle est ici très aisée à reconnaître : c'est la jeunesse de Dante, ses amours poétiques, sa carrière de poète courtois. En sa jeunesse, à Florence, il fit des vers pour une Béatrice, jeune fille absolument pure, parée, dit-il, de ce qui est le plus beau au monde « la vertu en une gracieuse jeunesse ».

Ces vers, dès le début, durent avoir un tour allégorique et philosophique, car c'était là la mode poétique de l'époque ; cette mode heureuse que Dante a désignée sous le nom de « dolce stil novo », transformait alors, et renouvelait, pour une glorieuse efflorescence,

les vieilles ritournelles un peu usées des premiers poètes amoureux. A un moment qu'on ne peut préciser, Dante voulut coordonner le plus grand nombre de ces poèmes semi-allégoriques de sa jeunesse, leur trouver ou leur donner un sens général et philosophique, et, comme il enchâssera les plus graves dans le *Convito*, il groupa systématiquement dans la *Vita Nova* ceux qui lui rappelaient le plus directement sa jeunesse amoureuse.

Car *Vita Nova* veut dire *Jeunesse* et nulle autre chose, et non pas, comme on l'entend le plus souvent, « Vie renouvelée » ou « régénérée ». Si l'on pouvait avoir à ce sujet quelque doute, on devrait se reporter à la fin du Livre XXX du *Purgatoire*, où Béatrice, avant d'accorder à Dante son pardon, rappelle toutes les erreurs de sa jeunesse, et se sert de l'expression même *vita nova*. Les vers du *Purgatoire* sont d'ailleurs le résumé parfait de l'allégorie de la *Vita Nova*. Cette allégorie est fondée sur la consonance du nom de Béatrice avec le mot *Béatitude*. Dante n'est pas le premier à avoir joué sur cette consonance ; mais elle convenait spécialement à son dessein. Il conçoit toute sa vie morale comme une immense entreprise à la recherche de la Béatitude. Il en touchera le terme, lorsqu'au septième ciel, il aura vu sa Béatrice reprendre sa place parmi les Dames de la vie contemplative, auprès de l'antique Rachel. Il en prend le point de départ en son enfance même, lorsque l'image de la Béatitude lui apparut tout d'abord dans l'ineffable attrait de la beauté virgine. Tel est le cadre de son récit. Les détails en sont admirables de vie et de beauté plastique ; car c'est là le don spécial de ce merveilleux peintre.

Quel est, point par point, le sens mystique ? Beaucoup se le sont demandé et il y a sur la matière, dans toutes les langues du monde, toute une littérature. Il n'est pas pourtant de recherche plus fréquemment stérile. Ce que l'on sait, et que j'ai ici sommairement rappelé, suffit et au delà pour goûter le charme exquis du petit livre, et en recevoir les graves leçons. Le drame se déroule avec une clarté parfaite, entremêlé de scènes réelles et de songes : Poèmes sur l'amour du poète, les grâces qui l'inspirent, rencontres, saluts, sourires, souffrances d'amour ; — ensuite poèmes d'un autre ordre,

tous désormais à la louange unique de Béatrice, où le poète oublie et lui-même et son bonheur et sa vie, pour louer seulement la beauté de sa Dame ; — enfin mort de Béatrice, douleur et vie inquiète de l'amant, qui, après s'être laissé aller quelque temps à chercher partout la consolation et le changement pour ses tristes pensées, revient enfin à la vision seule de sa Dame, et se propose, par la grâce du Dieu tout-puissant, de « dire d'elle cela qui jamais ne fut dit d'aucune ».

On devine d'avance toute la difficulté d'un texte où la langue est toute personnelle, neuve, imprévue, et où sont exprimées tour à tour des choses si singulières et si différentes les unes des autres. Ce texte tout d'abord n'est pas bien assuré, et il n'en existe pas encore d'édition critique. On s'est ici servi, sauf deux ou trois exceptions, de la bonne édition du comte Passerini, fondée continuellement sur un manuscrit de la Bibliothèque du prince Chigi⁽¹⁾.

Il règne donc sur plusieurs passages une certaine incertitude. Et c'est là une première difficulté. Il en est d'autres. Le poète s'est servi sans cesse, pour dissimuler mieux sa pensée, des termes, et j'allais dire du jargon de la philosophie scholastique et de l'aristotélisme de son époque. Il y a mêlé la notion des bizarres calculs et du symbolisme arithmétique que la science du Moyen Age avait échafaudés autour du système astronomique de Ptolémée. Cette partie surannée de la poésie de Dante lui donne sa grâce archéologique et gothique si je puis dire. Mais on conçoit comme il est malaisé de rendre cela en notre langue. Pourtant toute la *Vita Nova* est remplie de ces bizarreries médiévales. Il en est une surtout qui est faite pour surprendre le lecteur moderne ; c'est la *glose* que le poète ajoute à chacune de ses poésies pour en expliquer la structure et la division. Si l'on ne comprend pas que le caractère même de l'œuvre repose dans sa forme à la fois artificielle et naïve, on n'en goûtera pas le charme, car les récits simples et sublimes tour à tour de la *Vita Nova* sont tous enchâssés dans une armature complexe de scholastique et d'arithmétique. On remarquera par

(1) Florence, 1900. Librairie Sansoni, in-16.

exemple que les trente et un poèmes contenus dans le livre (vingt-cinq sonnets, quatre chansons, une ballade et une strophe) sont distribués d'une façon méthodique parmi les quarante-trois chapitres en prose. On rencontre d'abord dix poèmes courts, — puis une grande chanson ; — quatre poèmes courts, — une grande chanson ; — quatre poèmes courts, — une grande chanson ; — enfin dix poèmes courts.

Une œuvre d'une nature aussi spéciale contient évidemment de grandes obscurités. On ne peut, en traduisant, que maintenir ces obscurités et poser de nouveau les questions au lecteur ; souvent une recherche de clarté comporterait une interprétation et deviendrait un commentaire. C'est de quoi il faut se défendre. Le lecteur trouvera le plus fameux exemple de ces obscurités dès le premier chapitre et dans la phrase où il s'agit du nom même de Béatrice.

La nature de ces questions mènera sans doute le lecteur à en poser une autre à laquelle il faut répondre encore.

Est-il possible de traduire la *Vita Nova* ? Non sans doute, et moins encore que toute autre œuvre poétique. On ne pourra jamais rendre et l'harmonie des mots et celle des profondes pensées. Mais il a semblé que par un effort ingénu, en s'efforçant de modéliser naïvement sur les mots italiens les mots de notre langue qui s'y adaptent le mieux par la mesure et par le sens, on arrivait à donner quelque idée de la beauté du poème. Et quand même on n'y aurait réussi que par moments et par fragments, on pense que ce serait déjà avoir obtenu un grand résultat. On a espéré pouvoir donner du moins du mystérieux écrit, un *mot à mot intelligent*, assez éclairé des beautés de l'original pour en procurer comme un reflet au lecteur attentif.

Il a fallu pour ce faire, et surtout pour la traduction des vers, imposer à la langue française des brusqueries et des inversions qui ne lui sont point usuelles, au moins dans la langue moderne. Ce pourquoi on a dû nécessairement donner souvent à la phrase un tour suranné, tout en se défendant de l'archaïsme ; car traduire en vieux français, comme Littré le fit jadis pour l'*Enfer*, est une entreprise tout autre.

Sans faire d'archaïsme cependant, on n'a pas cru devoir se refuser l'usage de certains mots bien connus, qui appartiennent au vocabulaire du *Roman de la Rose*, tels que : *semblant* et *semblance*, *doutance*, *remembrer* ; car à vrai dire on ne pouvait pas s'en passer. De même on n'a pas pu éviter d'employer quelques mots dans le sens qu'ils avaient au xiv^e siècle, et non dans celui qu'ils ont malheureusement pris aujourd'hui. De ce nombre sont : *piteux* avec plusieurs dérivés, et surtout *gentil* et *courtois* pour lesquels nous n'avons pas d'équivalents.

On n'a point d'ailleurs le désir de s'excuser ; le traducteur a fait ce travail pour lui-même. S'il le laisse sortir de ses mains, c'est avec l'espoir de rencontrer un lecteur aussi naïf et aussi studieux qu'il le fut lui-même. Au temps jadis, un pareil travail aurait été dédié :

CANDIDO LECTORI.

H. C.

En cet endroit du livre de ma mémoire, avant lequel peu de chose se pourrait lire, se trouve une rubrique, qui dit :

INCIPIT VITA NOVA

Sous cette rubrique je trouve écrites les paroles que mon dessein est de reproduire en le présent livre, sinon toutes, du moins dans leur sentiment.

I. — Neuf fois déjà, depuis ma naissance, le ciel de la lumière était revenu comme à un même point quant à sa propre rotation, lorsqu'à mes yeux apparut premièrement la glorieuse Dame de mon âme, laquelle fut nommée Béatrice par bien des gens qui ne savaient point pourquoi ainsi la nommer.

Elle avait été déjà en cette vie assez pour qu'en son temps le ciel étoilé eût avancé vers le côté de l'Orient de l'une des douze parties d'un degré : si bien qu'à peu près au début de sa neuvième année elle m'apparut, et moi je la vis à peu près à la fin de ma neuvième.

Et elle m'apparut vêtue de très noble couleur, d'un rouge doux et honnête, ceinte et parée en la manière qui était convenable à son très jeune âge. En ce moment, je dis véritablement que l'Esprit de la Vie, qui demeure en la plus secrète chambre de mon cœur, commença à trembler si fortement, qu'il se faisait sentir en les plus petites veines terriblement ; et en tremblant il dit ces paroles : *Ecce Deus fortior me, qui veniens dominabitur mihi.*

En ce moment l'Esprit animal, qui demeure en la haute chambre, en laquelle tous les esprits sensitifs portent leur perception, commença à s'émerveiller fort, et, parlant spécialement aux Esprits de la vue, dit ces paroles : *Apparuit jam beatitudo vestra.* En ce moment l'Esprit naturel, qui

demeure en cette partie où s'opère notre nutrition, commença à pleurer, et pleurant il dit ces paroles : *Heu miser ! quia frequenter impeditus ero deinceps.*

Depuis lors, je dis qu'Amour gouverna mon âme, laquelle lui fut aussitôt mariée, et il commença à prendre sur moi telle assurance et telle seigneurie, par la vertu que lui donnait mon imagination, qu'il me fallut complètement faire toutes ses volontés. Et il me commandait maintes fois de chercher à voir cette ange toute jeune : aussi, dans mon enfance, bien des fois je l'allai cherchant ; et je voyais en elle des façons si nobles et si louables que certes on pouvait dire d'elle cette parole du poète Homère : « Elle ne paraissait pas fille d'un homme mortel, mais de Dieu. » Et encore que son image, qui continuellement était avec moi, fit l'audace d'Amour pour me gouverner, pourtant elle était de si noble vertu que jamais elle ne souffrit qu'Amour me dirigeât sans le fidèle conseil de la raison, en les choses où un tel conseil pouvait être utile à entendre. Et comme s'arrêter trop aux passions et actes d'un âge si juvénile semble discourir de choses fabuleuses, je m'en départirai ; et passant maintes choses qui pourraient être tirées du livre d'où sont nées ces paroles-ci, je viendrai à celles qui sont écrites en ma mémoire sous de plus grands paragraphes.

II. — Après que se furent passés assez de jours pour que justement fussent accomplies les neuf années depuis l'apparition ci-dessus écrite de cette Très Gentille, en le dernier de ces jours, il advint que cette admirable Dame m'apparut, vêtue de couleur très blanche, au milieu de deux gentilles dames, qui étaient d'âge plus avancé ; et, passant par une rue, elle tourna les yeux du côté où je me trouvais, fort craintif ; et par son ineffable courtoisie, qui est aujourd'hui récompensée en le Grand Siècle, elle me salua d'une telle grâce qu'il me sembla voir alors toutes les limites de la béatitude.

L'heure où son très doux salut m'arriva était exactement la neuvième de ce jour : et pour ce que ce fut la première fois que ses paroles sortirent pour venir à mes oreilles, j'en pris telle joie que, comme enivré, je m'écartai du monde, et je recourus à la solitude d'une mienne chambre, et je me mis à penser à cette Dame très courtoise.

III. — Et, pensant à elle, il me survint un suave som-

meil, en lequel m'apparut une merveilleuse vision : car il me semblait voir en ma chambre une nuée de couleur de feu, parmi laquelle je discernais la forme d'un Seigneur, d'aspect effrayant à qui le regardait. Et il me paraissait en une telle joie, (quant à lui) que c'était chose admirable : et en ses paroles il disait maintes choses, que je ne comprenais pas, sauf quelques-unes ; parmi lesquelles je comprenais celles-ci : *Ego dominus tuus*. En ses bras il me semblait voir dormir une personne, qui était nue, sauf qu'elle me semblait enveloppée en un drap d'un rouge pâle ; et moi la regardant très attentivement, je connus que c'était la Dame du salut, celle qui m'avait, le jour avant, daigné saluer. Et il me semblait qu'en une de ses mains, Amour tenait une chose qui brûlait toute ; et il me semblait qu'il me disait ces paroles : *Vide cor tuum*. Et quand il fut demeuré quelque temps, il me sembla qu'il réveillait celle qui dormait ; et tant il s'efforçait par son esprit, qu'il lui faisait manger cette chose qui brûlait en sa main, et qu'elle mangeait avec crainte. Après cela sa joie ne tardait pas à se changer en pleurs très amers : et, pleurant ainsi, il reprenait cette Dame en ses bras, et avec elle il me semblait qu'il s'en allait vers le ciel : d'où j'endurais si grande angoisse, que mon débile sommeil ne la put soutenir, mais se rompit, et je fus éveillé. Et incontinent je commençai à penser ; et je trouvai que l'heure en laquelle cette vision m'était apparue avait été la quatrième de la nuit : si bien qu'il appert manifestement que ce fut la première heure des neuf dernières heures de la nuit.

Et pensant à cela qui m'était apparu, je me proposai de le faire entendre à plusieurs qui étaient de fameux Trouvères en ce temps. Et, vu que j'avais déjà appris par moi-même l'art de dire des paroles en rime, je me proposai de faire un sonnet, en lequel je saluerais tous les fidèles d'Amour ; et, les priant qu'ils jugeassent ma vision, je leur écrivis ce que j'avais vu en mon sommeil ; et je commençai alors ce sonnet :

A chaque âme éprise et gentil cœur,
aux yeux de qui viendra le présent dire,
afin qu'ils m'en récrivent leur avis,
salut en leur Seigneur, c'est-à-dire Amour.

Déjà étaient passées à peu près les trois heures
du temps où toute étoile est brillante,
quand m'apparut Amour subitement,
dont j'ai terreur à rappeler même l'existence.

Joyeux me semblait Amour, tenant
mon cœur en sa main, et en les bras il avait
Madame, enveloppée en un drap et dormant ;

Puis il la réveillait, et de ce cœur brûlant
doucement il la nourrissait effrayée :
et puis je le voyais s'en aller en pleurant.

Ce sonnet se divise en deux parties ; en la première partie, je salue, et demande réponse ; en la seconde, je fais savoir à quoi l'on doit répondre. La seconde partie commence là : *Déjà étaient.*

A ce sonnet il fut répondu par plusieurs et de divers sentiments ; et parmi ceux qui répondirent fut celui-là que je nomme le premier de mes amis ; et il dit alors un Sonnet qui commence : *Vedesti al mio parere onne valore.* Et ceci fut comme le principe de l'amitié entre lui et moi, quand il sut que j'étais celui qui lui avait envoyé cela. La vraie intelligence dudit songe ne fut alors aperçue par personne : mais maintenant elle est très manifeste pour les plus simples.

IV. — Depuis cette vision, mon Esprit naturel commença à être empêché en son opération, pour ce que l'âme était toute donnée à la pensée de cette Très Gentille ; d'où je devins ensuite, en peu de temps, de si frêle et débile condition, que plusieurs de mes amis étaient peïnés de me voir ; et plusieurs, tout curieux, s'efforçaient de savoir de moi ce que je voulais tenir absolument caché à autrui. Et, m'apercevant des questions malicieuses qu'ils me faisaient, moi, par la volonté d'Amour, qui me commandait selon le conseil de la raison, je leur répondais qu'Amour était celui qui m'avait ainsi gouverné : je parlais d'Amour, parce que je portais au visage assez de ses enseignes pour que cela ne se pût dissimuler. Et quand ils me demandaient : « Par qui t'a ainsi détruit cet Amour ? » — moi, je les regardais en souriant, et je ne leur disais rien.

V. — Un jour advint que cette Très Gentille était assise en un lieu où l'on entendait des paroles sur la Reine de la gloire, et j'étais en une place d'où je voyais ma béatitude ; et au milieu, entre elle et moi, en ligne droite, était assise une gentille dame d'aspect fort plaisant, laquelle me fixait des yeux fort souvent, s'étonnant de mes regards, qui semblaient

s'arrêter sur elle ; d'où vint que plusieurs s'aperçurent qu'elle me fixait. Et tant on y prit garde, qu'en m'éloignant de ce lieu, j'entendis dire derrière moi : « Vois comme telle dame ravage la personne de celui-ci. » — Et quand on la nomma, j'entendis qu'on parlait de celle qui s'était trouvée au milieu de la ligne droite qui partait de la très gentille Béatrice et finissait en mes yeux. Alors je me réconfortai beaucoup, ayant l'assurance que mon secret ne s'était ce jour-là découvert à personne par mon aspect. Et incontinent je pensai à faire de cette gentille dame un rempart pour la vérité ; et j'en fis tant paraître en peu de temps, que la plupart des gens qui parlaient de moi, pensaient savoir mon secret. Grâce à cette dame, je me cachai quelques années et mois ; et, pour en faire plus accroire aux gens, je fis pour elle certaines petites choses en rimes, qu'il n'est pas mon intention d'écrire ici, sinon en ce qui peut avoir trait à cette gentille Béatrice : et donc je les laisserai toutes, sauf que j'en écrirai quelque chose qui semble être à la louange d'elle.

VI. — Je dis qu'en ce temps où cette dame était le rempart d'un si grand amour, il me vint pour ma part une volonté de rappeler le nom de cette Très Gentille et de l'accompagner de plusieurs noms de dames, et en particulier du nom de cette autre gentille dame ; et je pris les noms des soixante dames les plus belles de la ville où ma Dame fut placée par le Très-Haut Seigneur, et je composai une lettre sous forme de *Serventese*, que je n'écrirai pas : et je n'en aurais pas fait mention, si ce n'était pour dire ce qui en la composant m'arriva par merveille : c'est qu'en aucune autre place ne voulut rester le nom de ma Dame qu'en la neuvième, parmi les noms de ces dames.

VII. — La dame, grâce à laquelle j'avais si longtemps caché ma volonté, dut s'éloigner de la susdite ville et aller en pays lointain : c'est pourquoi, presque terrifié de voir qu'une si belle défense me faisait défaut, je m'en désolai très fort, et plus que moi-même je ne l'aurais cru auparavant. Et pensant que si je ne parlais de son départ un peu douloureusement, les gens s'aviseraient plus tôt de ma supercherie, je me proposai d'en faire quelque lamentation en un sonnet que j'écrirai ici ; car ma Dame fut l'occasion immédiate de certaines

paroles qui sont dans le sonnet, comme il apparaît à qui le comprend : et alors je dis ce sonnet :

O vous qui par la voie d'Amour passez,
regardez et voyez
s'il est douleur aucune lourde autant que la mienne :
et je vous prie seulement qu'ouïr me souffriez ;
et puis figurez-vous
si je suis de tous les tourments la demeure et la clef.

Amour, non pour mon peu de vertu,
mais par sa noblesse,
m'a mis en une vie si douce et suave,
que je m'entendais dire derrière moi maintes fois :
Ah ! pour quel mérite
peut avoir celui-ci le cœur si gracieux ?

Or j'ai perdu toute mon audace,
qui venait d'amoureux trésor ;
et pauvre je demeure,
en telle guise que de parler me vient doutance.

Aussi, voulant faire comme ceux
qui par honte cachent leur faiblesse,
au dehors je montre allégresse
et au dedans du cœur je me consume et pleure.

Ce sonnet a deux parties principales : car en la première j'entends appeler les fidèles d'Amour par ces paroles de Jérémie prophète : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte, si est dolor sicut dolor meus* ; et je les prie qu'ils souffrent m'écouter. En la seconde je narre où Amour m'avait placé, avec un autre sens que ne le font entendre les deux extrémités du sonnet ; et je dis ce que j'ai perdu. La seconde partie commence là : *Amour non pour...*

VIII. — Après le départ de cette gentille dame, il plut au Seigneur des Anges d'appeler à sa gloire une dame jeune et de fort gentil aspect, laquelle avait vécu très gracieuse dans cette susdite ville ; et je vis son corps gisant sans âme, au milieu de nombreuses dames qui pleuraient très piteusement. Alors me souvenant que je l'avais jadis vue faire compagnie à cette Très Gentille, je ne pus retenir quelques larmes et lors, pleurant, je me proposai de dire quelques paroles de sa mort, en récompense de ce que parfois je l'avais vue avec ma Dame. Et de cela je touchai quelque chose en la dernière partie des

paroles que j'en dis, comme il paraît clairement à qui les comprend : et je dis alors ces deux sonnets, desquels le premier commence : *Pleurez amants*, et le second : *Mort vilaine*.

Pleurez amants puisque pleure Amour,
en apprenant quelle cause le fait pleurer :
Amour entend appeler dames à la pitié,
montrant deuil amer au dehors par les yeux ;

Parce que la mort vilaine en un gentil cœur
a mis son œuvre cruel
gâtant ce qui au monde est à louer
en une gentille dame, fors l'honneur.

Ecoutez combien Amour lui fit hommage :
car je l'ai vu se lamenter, en ses traits véritables,
sur la gracieuse figure morte ;

Et il regardait vers le ciel souvent
où était déjà placée l'âme gentille
qui fut dame de si joyeuse semblance.

Ce premier sonnet se divise en trois parties. En la première j'appelle et sollicite les fidèles d'Amour à pleurer ; et je dis que leur Seigneur pleure, et je dis qu'apprenant la cause pourquoi il pleure, ils se doivent disposer mieux à m'écouter ; en la seconde je narre cette cause ; en la troisième, je parle de certain hommage qu'Amour fit à cette dame. La seconde commence là : *Amour entend* ; la troisième là : *Ecoutez*.

Mort vilaine, de pitié ennemie,
antique mère de douleur,
jugement sans rémission, cruel,
puisque tu as donné sujet à mon cœur affligé
dont je doive m'en aller pensif, —
a te blâmer ma langue prend effort.

Et si je te veux priver de toute grâce,
il convient que je te dise
ta faute, par quoi tu es coupable de tous les torts ;
non pourtant que les gens l'ignorent,
mais pour en faire affliger
qui d'Amour dorénavant se nourrira.

De cette vie tu as éloigné la courtoisie,
et cela qui en une dame doit être prisé, la vertu
en une joyeuse jeunesse :
tu as détruit la grâce amoureuse.

Je ne veux pas découvrir quelle dame est celle-là,
sinon par ses qualités bien connues ;
qui ne mérite le salut
n'espère jamais d'avoir sa compagnie.

Ce sonnet se divise en quatre parties : en la première j'appelle la mort de certains noms qui lui sont propres ; en la seconde, parlant à elle, je dis la raison qui me pousse à la blâmer ; en la troisième je lui fais des reproches ; en la quatrième je m'adresse à une personne indéterminée, bien que, quant à mon sens, elle soit déterminée. La seconde partie commence là : *puisque tu as* ; la troisième là : *Et si je te veux* ; la quatrième là : *qui ne mérite...*

IX. — Quelques jours après la mort de cette dame, il arriva une chose, pour laquelle il me fallut partir de la susdite ville, et aller vers ce pays, où était la gentille dame qui avait été ma défense, encore que le terme de mon voyage ne fût pas aussi éloigné que le lieu où elle était. Et quoique je fusse en la compagnie de plusieurs (du moins en apparence), le voyage me déplaisait tant que mes soupirs pouvaient à peine dissiper l'angoisse que mon cœur sentait, parce que je m'éloignais de ma béatitude. Et donc le très doux Seigneur, qui me gouvernait par la vertu de la Très Gentille Dame, apparut en mon imagination, comme un pèlerin, légèrement vêtu, et de draps grossiers. Il me paraissait tout abattu, et regardait la terre, sauf que parfois il me semblait que ses yeux se tournaient vers un fleuve beau et courant, et très clair, qui s'en allait le long de ce chemin où j'étais. Il me parut qu'Amour m'appelait et me disait ces paroles : « Je viens de cette dame, qui a été longtemps ta défense, et je sais qu'elle ne reviendra pas avant un long temps ; et donc, ce cœur que je te faisais tenir vers elle, je l'ai avec moi et je le porte à une dame, qui sera ta défense comme était celle-là » ; et il me la nomma par son nom, en sorte que je la connus bien. « Mais toutefois si tu répètes aucune de ces paroles que je t'ai dites, dis-les de telle façon qu'elles ne fassent pas découvrir l'amour simulé que tu as fait paraître à cette dame et qu'il te faudra faire paraître à une autre. » — Et ces paroles dites, toute cette mienne imagination disparut subitement, par la grande part qu'il me sembla qu'Amour me donna de lui-même ; et, comme changé en mon aspect, je chevauchai ce

jour-là fort pensif, et accompagné de maints soupirs. Après le jour je commençai à ce sujet ce sonnet qui commence :

Chevauchant l'autre jour par un chemin,
soucieux du voyage, qui me déplaisait,
je trouvai Amour au milieu de la route
en habit léger de pèlerin.

En sa semblance il me paraissait misérable
comme s'il eût perdu la seigneurie ;
et soupirant, pensif, il venait
la tête basse, pour ne pas voir les gens.

Quand il me vit, il m'appela par mon nom,
et dit : — je viens de lointaine contrée,
où était ton cœur par mon ordre ;

Et je le porte à servir nouvelle volonté. —
Alors je pris de lui si grande part,
qu'il disparut, et je ne sus pas comment.

Ce sonnet a trois parties ; en la première partie je dis comment je trouvai Amour, et quel il me sembla ; en la seconde je dis ce qu'il me dit, quoique non complètement, par la crainte que j'avais de découvrir mon secret ; en la troisième je dis comment il disparut. La seconde commence là : *Quand il me vit* ; la troisième là : *Alors je pris*.

X. — Après mon retour, je me mis à chercher cette dame, que mon seigneur m'avait nommée en le chemin des soupirs. Et afin que mon discours soit plus bref, je dis qu'en peu de temps je fis d'elle ma défense, tellement que trop de gens en parlaient outre les bornes de la courtoisie ; ce qui souvent me pesait durement. Et pour cette raison, à savoir ce bruit exagéré qui semblait m'accuser de vice, cette Très Gentille, qui fut destructrice de tous les vices et reine des vertus, passant par un certain lieu, me refusa son très doux salut, en lequel était toute ma béatitude. Et, sortant un peu de mon propos présent, je veux donner à entendre quel effet et quelle vertu avait en moi son salut.

XI. — Je dis que quand elle apparaissait en quelque lieu, par l'espérance de l'admirable salut, je ne connaissais plus aucun ennemi, mais il me venait une flamme de charité, qui me faisait pardonner à quiconque m'aurait offensé : et à qui m'aurait alors demandé une chose, ma réponse aurait été seu-

lement : *Amour*, avec un visage paré d'humilité. Et quand elle était un peu plus près du moment de saluer, un esprit d'Amour, détruisant tous les autres esprits sensitifs, poussait dehors les faibles Esprits de la vue, et leur disait : « Allez honorer votre Dame » ; — et il restait à leur place. Et qui aurait voulu connaître Amour, le pouvait faire en contemplant le tremblement de mes yeux. Et quand cette très gentille dame saluait, non seulement Amour n'était pas un obstacle qui pût voiler pour moi l'intolérable béatitude, mais lui-même, comme par surcroît de douceur, devenait tel, que mon corps, qui alors était tout entier sous sa puissance, se remuait maintes fois comme chose pesante et inanimée. Si bien qu'il appert manifestement qu'en ces saluts résidait ma béatitude, laquelle maintes fois passait et débordait mes forces.

XII. — Or, revenant à mon propos, je dis que, ma béatitude m'ayant été refusée, il me vint une telle douleur que je m'éloignai des hommes et m'en allai en un lieu solitaire pour baigner la terre de très amères larmes ; et après que ces larmes furent un peu apaisées, je me mis en ma chambre, là où je pouvais me lamenter sans être entendu. Et là, clamant miséricorde à la dame de la courtoisie, et disant : « Amour, aide ton fidèle », — je m'endormis comme un petit enfant battu, en pleurant. Il arriva, à peu près au milieu de mon sommeil, qu'il me parut voir en ma chambre auprès de moi s'asseoir un jeune homme vêtu de très blancs vêtements ; et, très pensif en son visage, il me regardait là où j'étais couché ; et quand il m'eût regardé quelque temps, il me sembla que, soupirant, il m'appela et me dit ces paroles : *Fili mi, tempus est ut prætermittantur simulacra nostra*. Alors il me sembla que je le reconnaissais, parce qu'il m'appelait, ainsi que bien des fois en mes songes il m'avait déjà appelé. Et, le regardant, il me sembla qu'il pleurait piteusement, et il semblait qu'il attendait de moi une parole : d'où prenant assurance, je commençai à parler ainsi avec lui : « Seigneur de la noblesse, pourquoi pleures-tu ? » — Et il me disait ces paroles : *Ego tanquam centrum circuli, cui simili modo se habent circumferentiæ partes ; tu aulem non sic*. — Alors pensant à ses paroles, il me sembla qu'il m'avait parlé fort obscurément, si bien que je m'efforçais de parler, et lui disais ces paroles : « Qu'est cela, Seigneur, que tu me parles avec tant d'obscurité ? » — Et

celui-ci me disait en langue vulgaire : « Ne demande pas plus qu'il ne t'est utile. » — Et donc, je commençai à m'entretenir avec lui du salut qui m'avait été refusé, et je lui en demandai la raison ; sur quoi, en cette façon, il me fut par lui répondu : « Cette notre Béatrice a entendu dire par certaines personnes, parlant de toi, que la dame, que je t'ai nommée dans le chemin des soupirs, recevait de toi quelque ennui. C'est pourquoi cette Très Gentille, qui est contraire à tous les ennuis, ne daigna pas saluer ta personne, craignant qu'elle fût cause d'ennuis. Aussi, encore puisse-t-il être que vraiment ton secret soit quelque peu connu d'elle par la longue accoutumance, je veux que tu dises quelques paroles en rime, en lesquelles tu feras entendre le pouvoir que je tiens sur toi par elle, et comment tôt, dès ton enfance, tu as été sien. Et de cela appelle en témoignage celui qui le sait : et dis comment tu le pries qu'il lui en parle ; et moi, qui suis celui-là, volontiers je le lui expliquerai ; et par cela elle entendra ta volonté, et l'entendant, elle comprendra les dires des gens qui ont été trompés. Ces paroles, fais qu'elles soient comme un messenger, si bien que tu ne parles point à elle directement, car cela ne se doit pas. Et ne les envoie sans moi en aucun lieu où elles pourraient être ouïes d'elle ; mais fais-les orner d'une suave harmonie, en laquelle je serai, toutes les fois qu'il sera nécessaire. » — Et, dites ces paroles, il disparut, et mon songe fut rompu. Or moi, me souvenant, je trouvai que cette vision m'était apparue en la neuvième heure du jour ; et avant que je sortisse de la susdite chambre, je me proposai de faire une Ballade, en laquelle je suivrais ce que mon Seigneur m'avait ordonné, et je fis donc cette Ballade qui commence ainsi :

Ballade je veux que tu trouves Amour,
et ailles avec lui en la présence de Madame,
afin que mon excuse, que tu chantes,
mon Seigneur puisse ensuite en parler avec elle.

Tu vas, Ballade, si courtoisement,
que, sans compagnie,
tu devrais avoir en tous lieux bon courage ;
mais, si tu veux aller en sûreté,
trouve d'abord Amour,
car peut-être il n'est pas bon d'aller sans lui :
pour ce que celle qui te doit entendre,
(si, comme je le crois, elle est irritée envers moi,
et si de lui tu n'étais accompagnée),
pourrait facilement te faire déshonneur.

Avec un doux son, quand tu seras avec lui,
commence ces paroles,
après que tu auras requis pitié :
— Madame, celui qui à vous m'envoie,
quand il vous plaira, veut,
s'il a une excuse, que vous me l'entendiez dire.
Amour est celui qui, par votre beauté,
le fait, comme il veut, changer de visage :
donc, pourquoi il lui fit en regarder une autre,
pensez-le vous-même, puisque son cœur n'a pas changé. —

Dis lui : — Madame, son cœur a été
de si ferme foi
que toute pensée en lui est prête à vous servir :
tôt il fut vôtre, et jamais ne s'est vu faiblir. —
Si elle ne te croit pas,
dis qu'elle interroge Amour, qui sait la vérité :
et, à la fin, fais-lui humble prière ;
si pardonner lui est à charge,
qu'elle me commande, par un messenger, de mourir ;
et elle verra bien obéir son serviteur.

Et dis à celui qui est de toute pitié la clef,
avant de quitter la Dame,
pour qu'il lui sache conter ma bonne raison :
— Par la grâce de mes suaves accents,
reste ici avec elle,
et dis de ton serviteur, ce que tu voudras ;
et si, par ta prière, elle lui pardonne,
fais qu'une belle semblance lui annonce la paix. —
Ma gentille Ballade, quand il te plaira,
pars en un tel moment que tu en aies honneur.

Cette Ballade se divise en trois parties : en la première, je lui dis où elle doit aller, et je l'encourage, afin qu'elle aille avec plus d'assurance ; et je dis en quelle compagnie elle se doit mettre, si elle veut aller sûrement et sans aucun péril ; en la seconde, je dis ce qu'il lui appartient de faire entendre ; en la troisième, je lui donne licence d'aller quand elle voudra, et je recommande son départ aux bras de sa fortune. La seconde partie commence là : *Avec un doux son* ; la troisième là : *Ma gentille Ballade*. — Or, l'on pourrait me faire reproche et dire qu'on ne sait pas à qui s'adresse mon discours à la seconde personne, alors que la Ballade n'est pas autre chose que les paroles mêmes que je parle : et c'est pourquoi je dis que je me propose de résoudre et éclaircir ce doute en ce présent livre, dans un endroit plus douteux encore : et alors, en cette façon, comprendra bien celui qui doute le plus ici, et voudrait ici faire le plus de reproche.

XIII. — Après cette vision ci-dessus écrite, comme j'avais déjà dit les paroles qu'Amour m'avait imposé de dire, de nombreux et divers pensers me commencèrent à combattre et à tenter, chacun presque irrésistiblement : entre lesquels pensers, quatre surtout m'empêchaient le repos de la vie. Un d'entre eux était celui-ci : « Bonne est la Seigneurie d'Amour, puisqu'il retire l'esprit de son fidèle de toutes les choses viles. » — Un autre était celui-ci : « Elle n'est pas bonne la Seigneurie d'Amour, puisque, plus son fidèle lui donne sa foi, plus lourds et douloureux sont les moments qu'il lui faut passer. » — Un autre était celui-ci : « Le nom d'Amour est si doux à entendre qu'impossible me semble, que son effet propre puisse être en la plupart des choses autre que doux, — étant donné que les noms suivent les choses nommées, comme il est écrit : *Nomina sunt consequentia rerum*. » — Le quatrième était celui-ci : « La Dame pour laquelle Amour t'êtreint ainsi, n'est pas comme les autres dames, pour changer aisément son cœur. » — Et chacun de ces pensers me combattait tellement qu'il me faisait rester comme un homme, qui ne sait par quelle route prendre son chemin, qui veut aller et ne sait par où l'on va. Et si je songeais à vouloir chercher une voie commune à toutes ces pensées, c'est-à-dire où toutes s'accorderaient, cette voie m'était très ennemie, et c'était d'appeler la Pitié et me mettre en ses bras. Et, en cet état demeurant, me vint la volonté d'en écrire des paroles rimées ; et j'en dis alors ce sonnet qui commence :

Tous mes pensers parlent d'Amour :
et ils ont entre eux si grande variété,
que l'un me fait vouloir sa puissance,
un autre follement parle de sa vertu,

Un autre, avec l'espoir, m'apporte une douceur ;
un autre me fait pleurer bien des fois ;
et seulement s'accordent à demander pitié,
tremblant de la peur qui est dans le cœur.

Aussi je ne sais duquel prendre matière ;
et je voudrais parler, et je ne sais que dire :
ainsi me trouve en amoureuse erreur.

Et si avec tous je veux faire accord,
il me faut appeler mon ennemie
Madame la Pitié, pour qu'elle me défende.

Ce sonnet se divise en quatre parties : en la première je

dis et j'expose que tous mes pensers parlent d'Amour ; en la seconde, je dis qu'ils sont divers, et je narre leur diversité ; en la troisième, je dis en quoi il semble qu'ils s'accordent tous ; en la quatrième je dis que, voulant parler d'Amour, je ne sais de quel côté prendre matière ; et si je la veux prendre de tous, il faut que j'appelle mon ennemie, Madame la Pitié. Je dis Madame, comme par façon de parler en dépit. La seconde partie commence là : *Et ils ont entre eux* ; la troisième là : *Et seulement s'accordent* ; la quatrième : *Aussi je ne sais*.

XIV. — Après la bataille des divers pensers, il arriva que cette Très Gentille vint en un lieu où beaucoup de dames gentilles étaient réunies ; auquel lieu je fus conduit par une personne amie, qui crut me faire grand plaisir en me menant là où tant de dames montraient leurs beautés. D'où il advint que moi, ne sachant quasi pas pourquoi j'y avais été mené, et me fiant en cette personne, qui avait conduit un ami jusqu'à l'extrémité de sa vie, je lui dis : « Pourquoi sommes-nous venus vers ces dames ? » — Alors il me répondit : « Pour faire en sorte qu'elles soient dignement servies. » — Et la vérité est qu'elles étaient réunies là pour faire compagnie à une gentille dame qui avait été mariée ce jour même ; et donc, selon l'usage de la susdite ville, il fallait qu'elles lui fissent compagnie la première fois qu'elle s'asseoirait à table dans la maison de son nouvel époux. Si bien que moi, croyant devoir complaire à mon ami, je me décidai à rester pour le service des dames en sa compagnie. Et au moment que je m'y décidais, il me sembla sentir un merveilleux tremblement commencer en ma poitrine au côté gauche et s'étendre subitement par toutes les parties de mon corps. Alors je dis que j'appuyai ma personne, sans faire semblant, contre une peinture qui entourait cette maison ; et craignant que personne se fût aperçu de mon tremblement, je levai les yeux, et regardant les dames, je vis parmi elles la très gentille Béatrice. Alors mes Esprits furent si détruits par la force que prit Amour en se voyant si proche de la Très Gentille Dame, qu'il n'en resta plus en vie que les Esprits, de la vue ; et encore ceux-ci restèrent hors de leurs instruments, parce qu'Amour voulait demeurer en leur très noble lieu pour voir l'admirable Dame. Et comme j'étais autre qu'auparavant, j'avais grande souffrance de ces petits Esprits qui se lamentaient fortement et qui disaient : « Si celui-ci ne nous foudroyait pas ainsi

hors de notre place, nous pourrions rester à voir la merveille de cette Dame, ainsi que restent les autres nos semblables. » — Je dis que plusieurs de ces dames, s'apercevant de ma transformation, commencèrent à s'étonner; et, en causant, elles se raillaient de moi avec cette Très Gentille : d'où vint que mon ami, déçu, me prit par la main, et me tirant hors de la présence de ces dames, me demanda ce que j'avais. Alors moi, un peu calmé, et mes Esprits morts étant ressuscités, et ceux qu'on avait chassés étant revenus en leur domaine, je dis à ce mien ami ces paroles : « J'ai posé les pieds en ce point de la vie, au delà duquel on ne peut aller plus avant avec la volonté de revenir. » — Et l'ayant quitté, je m'en retournai dans la chambre des larmes, en laquelle, pleurant et honteux de moi-même, je me disais : « Si cette Dame savait mon état, je ne crois pas qu'elle se raillerait ainsi de ma personne; mais je crois, au contraire, que grande pitié lui en viendrait. » — Et restant ainsi en ces larmes, je me proposai de dire des paroles en lesquelles, parlant à elle, j'expliquerais l'occasion de ma transformation, et je dirais que je sais bien qu'on ne la sait pas, car si on la savait, je crois que pitié en viendrait aux gens : et je me proposai de dire ces paroles, avec le désir qu'elles pussent par aventure venir à son oreille. Et alors je dis ce sonnet :

Avec les autres dames vous raillez mon aspect,
et ne pensez, Madame, d'où arrive
que je vous semble ainsi figure étrange,
quand je regarde votre beauté.

Si vous le saviez, la Pitié ne pourrait pas
tenir plus contre moi son usuel combat ;
car quand Amour si près de vous me trouve,
il prend audace et si grande assurance

Qu'il frappe au travers de mes Esprits épeurés,
et qu'il tue l'un et pousse l'autre dehors,
si bien que seul il reste à vous voir.

D'où vient que je me change en la figure d'un autre ;
mais non tellement, que je n'entende bien alors
les plaintes des Esprits chassés qui se tourmentent.

Ce sonnet, je ne le divise pas en parties, parce que la division ne se fait que pour découvrir le sens de la chose divisée : aussi, étant donné que, par l'occasion susdite, ce sens est assez clair, il n'y a pas besoin de division. Il est vrai que, parmi les paroles où est expliquée l'occasion de ce

sonnet, il se trouve des paroles obscures ; à savoir quand je dis qu'Amour tue tous mes Esprits et que ceux de la vue restent en vie, mais hors de leurs instruments. Et cette obscurité est impossible à résoudre pour qui ne serait pas au même degré fidèle d'Amour ; et à ceux qui le sont, paraît clairement ce qui pourrait résoudre ces paroles obscures : et donc il n'est pas bon que j'éclaire une pareille obscurité, car en l'éclairant mon discours serait ou vain ou superflu.

XV. — Après ma nouvelle transformation, il me vint une pensée très forte, qui ne me quittait pas, mais continuellement me reprenait ; et elle était comme il suit, en parlant avec moi-même : « Puisque tu arrives à un aspect si digne de raillerie, quand tu es près de cette dame, pourquoi cherches-tu donc à la voir ? Et mettons que tu fusses interrogé par elle, qu'aurais-tu à répondre, en supposant même que tu eusses assez libre chacune de tes vertus pour pouvoir lui répondre ? » — Et à celle-ci répondait une autre douce pensée, et elle disait : « Si je ne perdais pas mes vertus, et si j'étais assez libre pour lui pouvoir répondre, je lui dirais qu'aussitôt que j' imagine son admirable beauté, aussitôt il me vient un désir de la voir, lequel est de telle force qu'il tue et détruit dans ma mémoire tout ce qui contre lui se pourrait lever. Et donc, les souffrances passées ne me détournent pas de chercher la vue de ma dame. » — D'où vint que, ému de telles pensées, je décidai de dire quelques paroles, en lesquelles, m'excusant à elle d'un semblable reproche, je parlerais encore de ce qui m'advient auprès d'elle, et je dis ce sonnet qui commence ainsi :

Tout ce qui m'est contraire meurt en mon âme,
quand je viens pour vous voir, ô belle joie ;
et quand je suis près de vous, j'entends Amour,
qui dit : Fuis, si la mort t'est à charge.

Le visage montre la couleur du cœur
qui, défaillant, s'appuie où il le peut ;
et par l'ivresse du grand tremblement,
il semble que les pierres crient : Meurs, meurs.

Qui alors me voit, fait péché,
s'il ne reconforte mon âme consternée
en montrant seulement que de moi il a peine,

Par la pitié, que tue votre raillerie,
et qui naît de l'aspect mourant
des yeux, qui de leur mort ont volenté.

Ce sonnet se divise en deux parties ; en la première je dis la raison pour laquelle je ne puis m'empêcher d'aller auprès de cette dame ; en la seconde je dis ce qui m'advient pour aller auprès d'elle ; et cette partie commence là : *et quand je suis près de vous*. Et cette seconde partie se divise encore en cinq, selon cinq diverses narrations : car en la première, je dis ce qu'Amour, conseillé par la raison, me dit quand je suis près d'elle ; en la seconde, j'explique l'état du cœur par l'exemple du visage ; en la troisième, je dis comment toute sécurité m'échappe ; en la quatrième, je dis que celui qui ne me montre pas pitié fait un péché, car cela me serait de quelque réconfort ; en la dernière, je dis pourquoi on devrait avoir pitié, à savoir pour l'aspect pitoyable qui me vient en les yeux ; car cet aspect pitoyable est détruit, c'est-à-dire disparaît aux yeux des gens, par la raillerie de cette dame, laquelle entraîne à une action semblable ceux qui peut-être auraient vu cette pitié. La seconde partie commence là : *Le visage montre* ; la troisième là : *et par l'ivresse* ; la quatrième : *Qui alors me voit* ; la cinquième : *Par la pitié*.

XVI. — Après que j'eus dit ce sonnet, une volonté me vint de dire de nouveau des paroles, en lesquelles j'exprimerais sur mon état quatre choses encore, car il ne me semblait pas que je les eusse déjà fait connaître. La première de ces choses est que bien des fois je souffrais, quand ma mémoire excitait mon imagination à me représenter quel homme Amour me faisait ; la seconde chose est que maintes fois Amour, subitement, m'assaillait si fort qu'il ne restait de vie en moi rien, sinon un penser qui parlait de cette dame ; la troisième chose est que, quand cette bataille d'Amour m'attaquait ainsi, je partais alors, ayant comme perdu toute couleur, pour voir cette dame, croyant que sa vue me défendrait de cette bataille, oubliant tout ce qui, pour approcher d'une telle gentillesse, m'arrivait ; la quatrième chose est que cette vue, non seulement ne me défendait pas, mais défaisait enfin le peu de vie que j'avais ; et donc je dis ce sonnet :

Maintes fois me viennent à la pensée
les sombres qualités qu'Amour me donne ;
et il m'en vient pitié, tellement que souvent
je dis : Las ! cela advient-il à personne ?

Car Amour m'assaille subitement.
si bien que la vie presque m'abandonne :
il me reste vivant un esprit seulement
et celui-là demeure parce qu'il parle de vous.

Alors je m'efforce, car je veux avoir du secours ;
et ainsi mourant et privé de toute force,
je viens pour vous voir, croyant guérir :

Et si je lève les yeux pour regarder,
dans le cœur me commence un tremblement de terre,
qui fait, des veines, partir la vie.

Ce sonnet se divise en quatre parties, selon que quatre choses y sont narrées : et, comme les choses sont expliquées plus haut, je ne m'occupe que de définir les parties par leurs commencements : je dis donc que la seconde partie commence là : *Car Amour* ; la troisième là : *Alors je m'efforce* ; la quatrième là : *Et si je lève*.

XVII. — Après que j'eus dit ces trois sonnets, en lesquels je parlai à cette dame, et comme ils avaient narré presque tout mon état, je crus devoir me taire et n'en pas dire plus, parce qu'il me semblait en avoir assez fait connaître de moi-même, puisqu'aussi bien dans la suite je me suis toujours abstenu de parler à elle ; et il me parut bon de reprendre une matière nouvelle et plus noble que celle du passé. Et comme l'occasion de cette nouvelle matière est délectable à entendre, je la dirai, le plus brièvement que je pourrai.

XVIII. — Or, comme par mon aspect beaucoup de personnes avaient compris le secret de mon cœur, certaines dames qui s'étaient réunies, prenant plaisir en la compagnie l'une de l'autre, connaissaient bien mon cœur, parce que chacune d'entre elles avait assisté à plusieurs de mes défaites. Et moi, passant près d'elles, comme mené par la fortune, je fus appelé par une de ces gentilles dames, et celle qui m'avait appelé était dame de très gentil et gracieux parler. Si bien que quand je fus arrivé devant elles, et vis bien que ma Très Gentille Dame n'était point parmi elles, je me rassurai et les saluai, et leur demandai quel était leur plaisir. Les dames étaient nombreuses, et il y en avait quelques-unes qui riaient entre elles. Il y en avait d'autres qui me regardaient, attendant ce que je pourrais dire. Il y en avait d'autres même qui parlaient entre elles, une desquelles tourna les yeux vers moi, et, m'appe-

lant par mon nom, dit ces paroles : « A quelle fin aimes-tu cette tienne Dame, puisque tu ne peux soutenir sa présence ? Dis-le nous, car assurément la fin d'un tel amour doit être très inouïe. » — Et alors qu'elle m'eût dit ces paroles, non seulement elle, mais toutes les autres parurent commencer à attendre ma réponse. Alors je leur dis ces paroles : « Mes dames, la fin de mon amour était naguère le salut de cette Dame, de laquelle peut-être vous voulez parler ; et en lui demeurait la béatitude qui est la fin de tous mes désirs. Mais après qu'il lui a plu de me le refuser, mon seigneur Amour, auquel j'en rends merci, a placé toute ma béatitude en cela qui ne me peut pas faire défaut. » — Alors ces dames commencèrent à parler entre elles ; et de même que parfois nous voyons tomber l'eau mêlée de belle neige, de même il me semblait entendre sortir leurs paroles mêlées de soupirs. Et, après qu'elles eurent quelque temps parlé entre elles, cette même dame encore qui m'avait d'abord parlé, me dit ces paroles : « Nous te prions que tu nous dises où réside cette tienne béatitude. » — Et moi, lui répondant, je dis ceci : « En les paroles qui louent ma Dame. » — Alors me répondit celle qui me parlait : « Si tu disais vrai, ces paroles que tu en as dites pour faire connaître ton état, tu les aurais conduites avec une autre intention. » — D'où il advint que, pensant à ces paroles, et comme honteux, je m'éloignai d'elles ; et je m'en venais disant en moi-même : « Puisque j'ai eu tant de béatitude en les paroles qui louent ma Dame, pourquoi autre langage a-t-il été le mien ? » — Aussi je décidai de prendre à jamais pour matière de mes paroles chose qui fût louange de cette Très Gentille ; et pensant à cela beaucoup, il me semblait avoir entrepris une matière trop haute quant à moi, si bien que je n'avais pas le courage de commencer ; et ainsi demeurai-je quelques jours, avec désir de dire et avec peur de commencer.

XIX. — Il arriva ensuite que, passant par un chemin le long duquel allait un ruisseau très clair, il me vint une telle volonté de dire que je commençai à penser à la façon que je pourrais prendre ; et je pensai qu'il ne convenait pas de parler d'elle à moins que je parlasse à des dames, à la seconde personne ; et non à toutes dames, mais uniquement à celles qui sont gentilles, et ne sont pas seulement femmes. Alors je dis que ma langue parla comme mue par elle-même, et dit : *Dames,*

qui avez entendement d'amour. Ces paroles, je les déposai en mon esprit avec grande joie, pensant les prendre pour mon commencement : ensuite donc, rentré en la susdite ville, et pensant pendant quelques jours, je commençai, avec ce commencement, une chanson ordonnée en la façon que l'on verra plus bas en sa division. La chanson commence ainsi :

Dames, qui avez entendement d'amour,
je veux avec vous dire de ma Dame ;
non que je croie pouvoir finir sa louange,
mais discourir pour soulager mon âme.
Je dis que, pensant à son mérite,
Amour si doucement à moi se fait sentir,
que, si alors je ne perdis l'audace,
je ferais, en parlant, enamourer les gens ;
et je ne veux pas parler de si sublime façon,
que, par terreur, j'en puisse devenir lâche :
mais je traiterai de sa nature gentille,
(bien faiblement au regard d'elle)
avec vous, dames et damoiselles amoureuses,
car ce n'est pas chose pour en parler à d'autres.

Un ange clame en l'intellect divin
et dit : — Seigneur dans le monde se voit
une merveille en l'action, qui procède
d'une âme qui resplendit jusqu'ici. —
Le ciel, qui ne manque que d'une chose,
c'est de l'avoir, la demande à son Seigneur,
et tous les Saints en réclament la grâce.
Seule la pitié défend notre parti ;
lors parle Dieu qui connaît bien ma Dame :
— Mes bien-aimés, ores souffrez en paix,
que votre espérance soit, autant qu'il me plaît,
là où est un homme qui s'attend à la perdre ;
et qui dira dans l'Enfer, aux mal nés :
j'ai vu l'espérance des bienheureux ! —

Ma Dame est désirée en le haut ciel :
or je vous veux faire savoir sa vertu.
Je dis : qui veut gentille dame paraître
aille avec elle ; car quand elle va par le chemin,
Amour jette en les cœurs vilains un gel,
par quoi toutes leurs pensées se glacent et périssent ;
et qui supporterait de rester à la voir
deviendrait noble chose ou bien mourrait :
et quand elle trouve quelqu'un qui soit digne
de la voir, celui-là éprouve sa vertu,
car il lui arrive cela qui lui donne salut,
et le fait si humble qu'il oublie toute offense.
Et à elle encore Dieu a donné par grâce majeure,
que ne peut mal finir qui lui a parlé.

D'elle Amour dit : une chose mortelle
 comment peut-elle être si parée et si pure ?
 Puis il la regarde et en lui-même jure
 que Dieu entend en faire chose nouvelle.
 Elle a la couleur de la perle comme en perfection, telle
 qu'il convient à dame de l'avoir, et non outre mesure.
 Elle est ce que de bien peut faire la nature,
 à son modèle s'éprouve la beauté ;
 de ses yeux, comment qu'elle les meuve,
 sortent des Esprits d'amour enflammés,
 qui frappent les yeux à qui lors la contemple,
 et pénètrent tant que chacun va trouver le cœur.
 Vous lui voyez Amour peint dans le sourire,
 là où ne peut aucun la regarder fixement.

Chanson, je sais que tu iras parlant
 à maintes dames, quand je t'aurai laissée :
 or je t'avertis, puisque je t'ai élevée
 pour fille d'Amour, jeune et modeste,
 que tu dises, en priant, partout où tu iras :
 Enseignez-moi où aller ; car je suis envoyée
 à celle de la louange de qui je suis ornée. —
 Et si tu ne veux aller, du moins, frivole,
 ne reste pas où sont vilaines gens.
 Et t'ingénie, si tu peux, de ne te faire connue
 seulement qu'avec dame ou avec homme courtois,
 qui te mèneront par la route rapide.
 Tu trouveras Amour, là, auprès d'elle ;
 recommande-moi à lui, comme tu le dois.

Cette chanson, afin qu'elle soit mieux comprise, je la diviserai avec plus d'artifice que les autres choses ci-dessus, et donc, j'en fais d'abord trois parties. La première partie est la préface des paroles qui s'ensuivent ; la seconde est le sujet traité ; la troisième est comme une servante des paroles précédentes. La seconde commence là : *Un ange clame* ; la troisième là : *Chanson, je sais*. La première se divise en quatre : en la première je dis à qui je veux parler de ma Dame et pourquoi je veux parler ; en la seconde je dis ce qui me paraît à moi-même quand je pense à son mérite, et comment j'en parlerais, si je ne perdais pas le courage ; en la troisième je dis comment je crois pouvoir parler d'elle afin de n'être pas empêché par la lâcheté ; en la quatrième, redisant encore à qui j'entends parler, je dis la raison pourquoi c'est à elles que je parle. La seconde commence là : *Je dis* ; la troisième là : *et je ne veux pas parler* ; la quatrième là : *avec vous dames et damoiselles*. Ensuite quand je dis : *un ange clame*, je commence

à traiter de cette Dame ; et cette partie se divise en deux. En la première je dis qu'on la comprend dans le ciel ; en la seconde je dis qu'on la comprend sur la terre ; là : *Ma Dame est désirée*. Cette seconde partie se divise en deux ; car en la première je parle d'elle quant à la noblesse de son âme, narrant quelque chose sur ses vertus effectives, qui procédaient de son âme : en la seconde je parle d'elle quant à la noblesse de son corps, narrant quelque chose sur ses beautés ; là : *D'elle Amour dit*. Cette seconde partie se divise en deux ; car en la première, je parle de certaines beautés qui sont selon toute la personne ; en la seconde, je parle de certaines beautés qui sont selon une partie déterminée de la personne ; là : *de ses yeux*. Cette seconde partie se divise en deux ; car en l'une je parle des yeux, qui sont le principe d'Amour ; en la seconde je parle de la bouche qui est la fin d'Amour, et afin que d'ici s'écarte toute pensée vicieuse, que le lecteur se rappelle qu'il est écrit ci-dessus que le salut de cette dame, lequel était œuvre de sa bouche, fut la fin de mes désirs, tant que je le pus recevoir. Ensuite quand je dis : *Chanson je sais*, j'ajoute une strophe qui est comme servante des autres, en laquelle je dis ce que je désire de cette mienne Chanson. Et comme cette dernière partie est aisée à entendre, je ne me mets pas en peine de plus de divisions. Je dis pourtant que pour mieux découvrir le sens de cette chanson, il conviendrait d'employer des divisions plus minutieuses ; mais toutefois qui n'a assez d'esprit pour la comprendre par celles qui sont ici faites, il ne me déplaît pas qu'il me la laisse là : car certes je crains d'en avoir communiqué le sens à trop de gens, par ces divisions mêmes qui sont faites, s'il arrivait que beaucoup les pussent comprendre.

XX. — Après que cette chanson fut un peu divulguée parmi les gens, comme il arriva qu'un de mes amis l'entendit, la volonté lui vint de me prier que je lui dusse dire ce qu'est Amour, ayant conçu de moi peut-être, par les paroles qu'il avait entendues, une espérance plus grande que je n'en étais digne. D'où vint que moi, pensant qu'après un tel discours, il était beau de dire quelque chose sur Amour, et pensant que l'ami était digne qu'on lui fit service, je résolus de dire des paroles en lesquelles je parlerais d'Amour, et je dis alors ce sonnet qui commence :

Amour et le cœur gentil sont une chose,
ainsi que l'affirme le Sage en son discours;
et autant ils peuvent être l'un sans l'autre,
que l'âme rationnelle sans la raison.

La Nature lui fait, quand elle est amoureuse,
Amour pour Sire et le cœur pour sa maison,
dans laquelle dormant il se repose,
parfois un bref et parfois un long temps.

Beauté paraît en sage dame ensuite,
qui plaît aux yeux si fort, que dans le cœur
naît un désir de la chose plaisante.

Et tant il dure alors en celui-ci,
qu'il fait éveiller l'Esprit d'amour :
et de même fait en la dame l'homme vertueux.

Ce sonnet se divise en deux parties. En la première je parle de lui en tant qu'il est en puissance ; en la seconde je parle de lui en tant que de la puissance il passe en acte. La seconde commence là : *Beauté paraît*. La première se divise en deux : en la première je dis en quel sujet est cette puissance ; en la seconde je dis comment ce sujet et cette puissance sont produits ensemble en être, et comment l'un est au regard de l'autre, comme la forme à la matière. La seconde commence là : *La Nature lui fait*. Puis quand je dis : *Beauté paraît*, je dis comment cette puissance se produit en acte et d'abord comment elle se traduit en l'homme ; puis comment elle se traduit en la dame, là : *Et de même fait en la dame*.

XXI. — Après que j'eus traité d'Amour en la rime susdite, la volonté me vint de vouloir dire encore à la louange de cette Très Gentille des paroles en lesquelles je montrerais comment s'éveille par elle cet Amour, et comment non seulement il s'éveille là où il dort ; mais là même où il n'est pas en puissance, elle, par une merveilleuse opération, le fait venir. Et je dis alors ce sonnet qui commence :

Dans les yeux ma Dame porte Amour.
par quoi se fait gentil ce qu'elle regarde :
où elle passe, tout homme vers elle se tourne,
et à celui qu'elle salue elle fait trembler le cœur :

Si bien que baissant le visage, il pâlit tout entier,
et de toute ses fautes alors il soupire ;
devant elle s'enfuit l'orgueil et la colère :
aidez-moi, Dames, à lui faire honneur.

Toute douceur, et tout penser modeste
naît dans le cœur à qui l'entend parler
d'où vient qu'on doit louer qui tout d'abord l'a vue.

Ce qu'elle paraît quand un peu elle sourit.
ne se peut dire ni garder à l'esprit
tant est nouveau ce miracle gentil.

Ce sonnet a trois parties. En la première je dis comment cette Dame traduit en acte cette puissance selon la très noble partie de ses yeux : et en la troisième je dis la même chose selon la très noble partie de sa bouche. Et entre ces deux divisions, il y en a une petite qui est comme demandeuse de secours à la précédente et à la suivante, et commence là : *Aidez-moi, Dames*. La troisième commence là : *Toute douceur*. La première se divise en trois, car dans la première je dis comment par sa vertu elle fait gentil ce qu'elle voit, et cela revient à dire qu'elle induit Amour en puissance là où il n'est pas. En la seconde, je dis comment elle traduit en acte Amour dans les cœurs de tous ceux qu'elle voit. En la troisième je dis ce qu'ensuite par sa vertu elle opère dans leurs cœurs. La seconde commence là : *Où elle passe* ; la troisième là : *À celui qu'elle salue*. Quand je dis ensuite : *Aidez-moi, Dames*, je donne à entendre à qui mon intention est de parler, appelant les dames pour qu'elles m'aident à honorer celle-ci. Puis quand je dis : *Toute douceur*, je dis cela même qui est dit dans la première partie selon deux actes de sa bouche : l'un desquels est son très doux parler, et l'autre son admirable sourire ; sauf que je ne dis pas de ce dernier comment il opère dans les cœurs, puisque la mémoire ne le peut retenir ni lui, ni ses opérations.

XXII. — Après cela peu de jours s'étant passés, ainsi qu'il plut au glorieux Seigneur qui n'a pas refusé la mort pour lui-même, celui qui avait été le père de la si grande merveille que l'on voyait être cette très noble Béatrice, sortant de cette vie, à la gloire éternelle s'en alla véritablement. Aussi comme un semblable départ est douloureux à ceux qui restent, et ont été amis de celui qui s'en va, et que nulle amitié n'est aussi intime que celle de bon père à bon fils et de bon fils à bon père, et que cette dame était au plus haut degré de bonté, et que son père (ainsi que beaucoup le croient, et cela est vrai), était bon en haut degré ; il est manifeste que cette dame

fut très amèrement pleine de douleur. Et, selon qu'il est d'usage en la susdite cité que les dames avec les dames et les hommes avec les hommes se réunissent en pareilles tristesses, beaucoup de dames se réunirent là où cette très gentille Béatrice pleurait piteusement : d'où vint que voyant retourner quelques dames d'auprès d'elle, je les entendis dire des paroles sur cette très gentille et comme elle se lamentait. Parmi ces paroles, j'entendis qu'elles disaient : « Certes elle pleure en telle manière que qui la verrait en devrait mourir de pitié. » — Alors passèrent ces dames ; et moi je demeurai en telle tristesse que quelque larme parfois baignait ma face, dont je me cachais en portant souvent les mains à mes yeux. Et s'il n'eût été que j'attendais pour ouïr encore parler d'elle (parce que j'étais en un lieu par où s'en allaient la plupart de ces dames qui sortaient d'avec elle), je me serais caché aussitôt que les larmes m'avaient assailli. Aussi, comme je demeurais encore, en ce même lieu, des dames encore passèrent près de moi, lesquelles s'en allaient causant, et disant entre elles ces paroles : « Qui de nous pourrait jamais être joyeuse, qui avons entendu parler cette Dame aussi piteusement ? » — Après celles-ci en passèrent d'autres, qui venaient disant : « Celui qui est ici pleure ni plus ni moins que s'il l'avait vue, ainsi que nous l'avons vue. » — D'autres ensuite disaient de moi : « Vois celui-ci qui ne paraît plus lui-même, tel il est devenu. » — Et comme passaient ainsi ces dames, j'entendis parler d'elle et de moi en cette façon que j'ai dite. D'où vint qu'y pensant ensuite je me proposai de dire des paroles, (pour ce que dignement j'avais occasion de dire), en lesquelles je pusse enfermer tout cela que j'avais entendu dire à ces dames. Et comme volontiers je les aurais interrogées, si je n'avais dû en avoir reproche, je pris pour sujet de parler, comme si je les eusse interrogées et qu'elles m'eussent répondu. Et je fis deux sonnets ; et dans le premier j'interroge en la façon que la volonté me vint d'interroger ; dans l'autre je dis leur réponse, prenant cela que j'avais entendu d'elles, comme si elles me l'eussent dit en me répondant. Et je commençai le premier : *Vous qui portez* ; le second : *Es-tu celui...*

Vous qui portez humble semblance,
avec les yeux baissés montrant douleur,
d'où venez-vous que votre couleur
paraît devenue semblable à la pitié ?

Avez-vous vu notre Dame gentille
baigner de pleurs, en son visage, Amour ?
Dites-le moi, Dames, car le cœur me le dit,
parce que je vous vois aller sans rien de vil.

Et si vous venez d'une telle pitié
qu'il vous plaise rester ici avec moi quelque peu,
et quoi qu'il en soit d'elle, ne me le cachez pas.

Je vois vos yeux qui ont pleuré,
et je vous vois venir si défaites,
que le cœur me tremble d'en avoir vu autant.

Ce sonnet se divise en deux parties. En la première j'appelle ces dames et leur demande si elles viennent d'auprès d'elle et je leur dis que je le crois, parce qu'elles s'en retournent comme plus gentilles devenues. En la seconde je les prie qu'elles me parlent d'elle ; et la seconde commence là : *Et si vous venez.*

Es-tu celui qui a traité souvent
de notre Dame, parlant à nous seulement ?
A la voix tu lui ressembles bien,
mais l'aspect paraît d'un autre homme.

Las ! pourquoi pleures-tu si cordialement
que tu fais aux autres venir pitié de toi ?
L'as-tu donc vue pleurer que tu ne peux
point cacher ton douloureux penser ?

Laisse à pleurer à nous et tristement aller !
(Il fait péché qui jamais nous console),
car dans ses pleurs nous l'entendîmes parler.

Elle a dans le visage la pitié si empreinte,
que qui l'aurait voulu regarder,
devant elle, pleurant, serait morte.

Ce sonnet a quatre parties, selon que les dames pour lesquelles je répons eurent entre elles quatre façons de parler. Et parce qu'elles sont ci-dessus assez manifestes, je ne mêle pas de narrer le sens des parties, aussi je les distingue seulement. La seconde commence là : *Las ! pourquoi pleures-tu ?* la troisième : *Laisse à pleurer à nous ;* la quatrième : *Elle a dans le visage.*

XXIII. — Peu de jours après cela, il arriva que dans une partie de ma personne il me vint une douloureuse maladie, dont continuellement je souffris, pendant neuf jours, une peine très amère ; et elle me conduisit à une telle faiblesse qu'il me

fallait rester comme ceux qui ne se peuvent mouvoir. Je dis que dans le neuvième jour me sentant souffrir presque intolérablement, il me vint un penser, qui était de ma Dame. Et quand j'eus quelque peu pensé à elle, alors je revins à penser à ma frêle vie ; et voyant, encore fût-elle saine, combien légère était sa résistance, je commençai à pleurer en moi-même d'une telle misère. D'où vint que soupirant fortement, en moi-même je disais : « De toute nécessité il faut que la très gentille Béatrice quelque jour se meure. » — Et ainsi il m'arriva un si fort égarement que je fermai les yeux, et je commençai à m'agiter comme une personne frénétique, et à imaginer en la façon que voici : au commencement de l'erreur que fit mon imagination, m'apparurent certains visages de dames échevelées qui me disaient : « Toi aussi mourras. » — Et puis, après ces dames, m'apparurent certains visages étranges et horribles à voir, qui me disaient : « Tu es mort. » — Et comme mon imagination commençait à errer ainsi, j'en vins à ceci que je ne savais plus où je me trouvais ; et il me semblait voir des dames aller échevelées, pleurant par la route, merveilleusement tristes ; et il me semblait voir le soleil s'obscurcir, tellement que les étoiles se montraient d'une couleur qui me faisait juger qu'elles pleuraient ; et il me semblait que les oiseaux en volant par les airs tombaient morts, et qu'il y avait de très grands tremblements de terre. Et m'émerveillant en une pareille imagination, et m'effrayant beaucoup, je crus voir un ami, qui me venait dire : « Or ne sais-tu pas ? ton admirable Dame est partie de ce siècle. » — Alors je commençai à pleurer fort piteusement ; et non seulement je pleurais dans l'imagination, mais je pleurais avec les yeux, les baignant de vraies larmes. J'imaginai que je regardais vers le ciel, et il me semblait voir une multitude d'anges qui retournaient en haut, et avaient devant eux une petite nue très blanche : et il me semblait que ces anges chantaient glorieusement ; et les paroles de leur chant, il me semblait entendre qu'elles étaient celles-ci : *Hosanna in excelsis* ; — et il ne me semblait pas entendre autre chose. Alors il me semblait que le cœur, où était un si grand amour, me disait : « Il est vrai et certain que notre Dame gît morte. » — Et pour cela il me semblait aller, pour voir le corps dans lequel avait été cette très noble et bienheureuse âme. Et si forte fut l'erreur de mon imagination qu'elle me montra cette Dame morte : et il me semblait que des dames la couvraient (je veux dire sa tête) avec un blanc voile ; et il

me semblait que sa face avait un tel aspect d'humilité qu'il semblait qu'elle dit : « Je suis à voir le principe de la paix. » — Dans cette imagination, il me vint un tel humble désir pour la voir, que j'appelais la Mort, et disais : « Très douce Mort, viens à moi ; ne me sois pas vilaine ; car tu dois avoir été rendue gentille : en un tel lieu tu as été ! Or viens à moi qui beaucoup te désire : et tu vois que je porte déjà ta couleur. » — Et quand j'eus vu accomplir tous les douloureux offices qu'aux corps des morts il est d'usage de faire, il me sembla retourner dans ma chambre et là, il me sembla regarder vers le ciel ; et si forte était mon imagination, que pleurant, je commençai à dire avec ma voix véritable : « O âme très belle, comme est bienheureux celui qui te voit ! » — Et comme je disais ces paroles avec un douloureux sanglot de larmes, et appelais la mort pour qu'elle vint à moi, une dame jeune et gentille, laquelle était le long de mon lit, croyant que mes pleurs et mes paroles étaient seulement causées par la douleur de ma maladie, avec grande peur commença à pleurer. D'où vint que d'autres dames qui étaient par la chambre s'avisèrent que je pleurais, à cause des pleurs qu'elles voyaient faire à cette dame : aussi faisant éloigner de moi celle-ci, laquelle était unie à moi par la plus proche parenté, elles se portèrent vers moi pour me réveiller, croyant que je rêvais, et me disaient : « Ne dors plus » — et — « ne te désole pas ». — Et comme elles me parlaient ainsi, alors cessa ma forte imagination, en ce point même que je voulais dire : « O Béatrice, bénie sois-tu ! » — Et déjà j'avais dit : « O Béatrice », — quand revenant à moi, j'ouvris les yeux, et je vis que je m'étais trompé ; et pour tant que je clamasse ce nom, ma voix était si brisée par le sanglot des pleurs, que ces dames ne me purent comprendre, ainsi qu'il me sembla. Et encore fût-il que j'eusse grande honte, cependant, par quelque avertissement d'amour, je me retournai vers elles. Et quand elles me virent, elles commencèrent à dire : « Celui-ci semble mort » — ; et à dire entre elles : « Tâchons de le réconforter ». — Aussi elles me disaient beaucoup de paroles pour me réconforter et parfois me demandaient de quoi j'avais eu peur. Alors moi, étant un peu réconforté et connaissant la fausseté de mes imaginations, je leur répondis : « Je vous dirai ce que j'ai eu. » — Alors je commençai au commencement, et jusqu'à la fin je leur dis ce que j'avais vu, taisant le nom de cette Très Gentille. D'où vint qu'ensuite, guéri de cette maladie,



je me proposai de dire des paroles sur cela qui m'était arrivé, parce qu'il me semblait que c'était amoureuse chose à dire et à entendre ; et je dis cette chanson *Une Dame pitoyable et d'âge nouveau*, ordonnée comme il appert en la division ci-dessous écrite :

Une dame pitoyable et d'âge nouveau,
ornée grandement de gentillesse humaines,
était là où j'appelais souvent la Mort.
Voyant mes yeux pleins de pitié,
et écoutant mes paroles vaines,
elle se mit avec peur à pleurer fortement ;
et d'autres dames qui s'avisèrent
de moi, par celle là qui avec moi pleurait,
la firent s'en aller,
et s'approchèrent pour se faire entendre à moi.
L'une disait : — ne dors pas ; —
et une autre disait : — pourquoi si fort te désolés-tu ? —
Alors je laissai mon étrange rêverie,
clamant le nom de ma Dame.

Ma voix était si douloureuse,
et si brisée de l'angoisse des pleurs,
que moi seul j'entendis le nom dans mon cœur ;
et, malgré toute l'apparence de honte,
qui était en mon visage venue cependant,
Amour me fit tourner vers elles.
Telle était à voir ma couleur,
qu'elle faisait parler de mort :
— Las ! consolons-le, —
priaient l'une à l'autre humblement ;
et elles disaient souvent :
— Qu'as-tu donc vu que tu n'as pas courage ? —
Et quand je fus un peu réconforté,
je dis : — Dames je le dirai à vous —.

Pendant que je pensais à ma fragile vie,
et voyais sa durée combien elle est légère,
Amour me pleura dans le cœur, où il demeure ;
par quoi mon âme fut si éperdue,
que soupirant je disais en ma pensée :
il faudra bien que ma Dame meure !
Je pris alors un tel égarement,
que je fermai les yeux lâchement alourdis ;
et furent si affaiblis
mes Esprits, que chacun s'en allait errant.
Et ensuite (imaginant,
hors de la connaissance et de la vérité),
des visages de femmes m'apparurent désolés,
qui me disaient : — tu mourras, tu mourras ! —

Puis je vis nombre de choses douteuses
dans le vain rêve où j'entrai;
et il me semblait être en je ne sais quel lieu,
et voir des dames aller par la route échevelées,
une pleurant, une autre tirant des gémissements,
qui de tristesse dardaient un feu.
Puis il me sembla voir peu à peu
se troubler le soleil et apparaître l'étoile,
et pleurer lui et elle;
tomber les oiseaux volant par l'air,
et la terre trembler;
et un homme m'apparut décoloré et rauque,
qui me disait : — Que fais-tu ? ne sais-tu la nouvelle ?
Morte est ta Dame qui était si belle —.

Je levais mes yeux baignés dans les larmes,
et je voyais (ce semblait une pluie de manne)
les Anges qui retournaient en haut, au ciel :
et ils avaient devant eux une petite nue,
derrière laquelle ils chantaient tous : — *hosanna* —;
et s'ils avaient dit autre chose, je vous le dirais.
Alors disait Amour : — je ne te le cache plus ;
viens voir notre Dame, elle git —.
Le rêve trompeur
me conduisit à voir ma Dame morte ;
et quand je l'eus aperçue,
je vis que des dames la couvraient d'un voile ;
et elle avait avec elle une humilité véritable,
et il semblait qu'elle dit : — je suis dans la paix —.

Je devenais dans la douleur si humble,
voyant une telle humilité née en elle,
que je disais : — Mort, je te tiens pour très douce :
tu dois désormais être chose gentille,
puisque tu as été dans ma Dame,
et tu dois avoir pitié et non dédain.
Tu vois que si désireux je viens
d'être des tiens, que je te ressemble vraiment :
Viens car le cœur t'appelle —.
Puis je m'éloignais, tout le deuil étant achevé ;
et quand j'étais seul,
je disais, regardant vers le Haut Royaume :
— Bienheureux qui te voit, âme belle ! —
Vous m'appelâtes alors, et merci.

Cette chanson a deux parties ; en la première je dis à
une personne non désignée, comment je fus tiré d'une vaine
imagination par certaines dames, et comment je leur promis de
la leur dire : en la seconde je dis comment je la leur dis. La
seconde commence là : *Pendant que je pensais à ma fragile vie.*

La première partie se divise en deux : en la première je dis ce que certaines dames, et ce qu'une seule, dirent et firent pendant mon rêve, c'est-à-dire avant que je fusse revenu à la véritable connaissance ; en la seconde je dis ce que ces dames me dirent après que j'eus quitté cette extravagance ; et cette partie commence là : *Ma voix était*. Ensuite quand je dis : *Pendant que je pensais*, je dis comment je leur ai dit cette même imagination ; et au sujet de cela je fais deux parties. En la première, je dis par ordre cette imagination ; en la seconde, disant à quel moment elles m'ont appelé, je les remercie en façon dissimulée, et cette partie commence là : *Vous m'appelâtes*.

XXIV. — Après cette vaine imagination, il arriva un jour qu'étant assis pensif en quelque lieu, je me sentis commencer dans le cœur un tremblement, comme si j'avais été en la présence de cette Dame. Alors je dis qu'il me vint une vision d'Amour ; car il me sembla le voir venir de ce côté où était ma Dame ; et il me semblait que joyeusement il me disait dans mon cœur : « Pense à bénir le jour où je t'ai pris, car tu le dois faire. » — Et assurément il me semblait avoir le cœur si joyeux qu'il ne me semblait pas que ce fût bien mon cœur, à cause de son nouvel état. Et peu après ces paroles que le cœur me dit avec la langue d'Amour, je vis venir vers moi une gentille dame, laquelle était de beauté renommée et qui fut, il y a déjà longtemps, la dame de ce mien premier ami. Et le nom de cette dame était Giovanna ; sauf que, pour sa beauté (selon que l'on croit) le surnom lui avait été donné de Primavera ; et ainsi était-elle appelée. Et regardant derrière elle, je vis venir l'admirable Béatrice. Ces dames vinrent près de moi ainsi l'une après l'autre, et il me sembla qu'Amour me parlait dans le cœur et disait : « Cette première est nommée Primavera seulement à cause de cette arrivée d'aujourd'hui ; car c'est moi qui poussai celui qui lui donna le nom à l'appeler ainsi *Primavera*, c'est-à-dire *Prima verrà*, la première elle viendra, le jour où Béatrice se montrera après la vision de son fidèle. Et si encore tu veux considérer son premier nom, il vaut autant à dire que *Prima verrà*, parce que son nom Giovanna vient de ce Giovanni, lequel précéda la véritable Lumière, disant : « *Ego vox clamantis in deserto : parate viam Domini.* » — Et il me sembla encore qu'il disait après celles-ci d'autres pa-

roles, à savoir : « Et qui voudrait subtilement considérer, appellerait cette Béatrice Amour, pour la grande ressemblance qu'elle a avec moi. » — D'où vint qu'y repensant ensuite, je me proposai d'écrire en rime à mon premier ami (en taisant certaines paroles qui me semblaient à taire), et croyant qu'encore son cœur contemplait la beauté de cette gentille Primavera. Et je dis ce sonnet :

Je me sentis éveiller dans le cœur
un esprit amoureux qui dormait :
et puis je vis venir de loin Amour
joyeux tellement, qu'à peine je le connaissais ;

Disant : — Ore pense donc à me faire honneur ; —
et en chacune de ses paroles il riait.
Et comme un peu restait avec moi mon Seigneur,
je regardai en ce côté d'où il était venu.

Je vis Monna Vanna et Monna Bice
venir vers le lieu où j'étais,
l'une après l'autre merveille :

Et, ainsi que mon âme me le redit,
Amour me dit : — Celle-ci est Primavera,
et celle-là a nom Amour, tant elle me ressemble.

Ce sonnet a plusieurs parties : la première desquelles dit comment je me sentis éveiller en le cœur le tremblement familier, et comment il sembla qu'Amour m'apparut joyeux en mon cœur et venant de loin ; la seconde dit comme il me semblait qu'Amour me parlait dans mon cœur, et quel il me semblait ; la troisième dit comment, après que celui-ci fut ainsi resté quelque peu avec moi, je vis et j'entendis certaines choses. La seconde partie commence là : *Disant : ore pense donc* ; la troisième là : *Et comme un peu*. La troisième partie se divise en deux : en la première je dis ce que je vis ; en la seconde je dis ce que j'entendis ; elle commence là : *Amour me dit*.

XXV. — Ici pourrait douter une personne digne que tous ses doutes fussent éclaircis ; elle pourrait douter de cela que je dis parlant, d'Amour, comme s'il était une chose par lui-même, et non seulement une substance intelligente, mais comme s'il était une substance corporelle. Laquelle chose, selon la vérité, est fausse ; car Amour n'est pas par soi comme substance, mais est un accident en la substance. Et que je parle de lui

comme s'il était corps, et encore même comme s'il était homme, apparaît par trois choses que je dis de lui. Je dis que je le vis venir; aussi, étant donné que *venir* signifie un mouvement local, et que le corps seulement, selon le Philosophe, est mobile localement, il apparaît que j'affirme ainsi qu'Amour est corps. Je dis encore de lui qu'il riait, et encore qu'il parlait; lesquelles choses semblent être propres de l'homme, et spécialement être capable de rire; et par là il apparaît que j'affirme qu'il est homme. Pour éclaircir une telle chose, selon qu'il est bon pour le présent, il faut d'abord entendre qu'anciennement il n'était pas de diseurs d'Amour en langue vulgaire; mais au contraire étaient diseurs d'Amour certains poètes en langue latine; chez nous, dis-je —, (encore peut-être que chez d'autres nations il soit arrivé et arrive encore de même, comme en Grèce), ce n'étaient pas des poètes vulgaires, mais lettrés qui traitaient de ces choses. Et il n'y a pas un grand nombre d'années passées, qu'apparurent d'abord les poètes vulgaires; car dire *en rime* en vulgaire est autant que dire *en vers* en latin, dans une certaine mesure. Et la preuve qu'il y a peu de temps, c'est que, si nous voulons chercher en langue d'oc et en langue de si, nous ne trouverons pas de choses ainsi dites, avant le présent temps, pendant plus de cent cinquante ans. C'est la raison pour laquelle certains hommes épais eurent renommée de savoir dire, et qu'ils furent comme les premiers à dire en langue de si. Et le premier qui commença à dire comme poète vulgaire, l'entreprit parce qu'il voulut faire entendre ses paroles à une dame, à laquelle il était difficile d'entendre des vers latins. Et ceci est contre ceux qui riment sur autre matière qu'amoureuse; étant donné qu'une telle façon de parler fut trouvée au commencement pour dire d'Amour. Aussi, comme il est concédé aux poètes une plus grande licence pour parler qu'à ceux qui disent en prose, et comme ces diseurs en rime ne sont autres que les poètes vulgaires, il est juste et raisonnable qu'à eux soit accordée une plus grande licence pour parler qu'aux autres parleurs vulgaires: aussi, si aucune figure ou couleur rhétorique est concédée aux poètes, elle est concédée aux rimeurs. Donc, si nous voyons que les poètes ont parlé aux choses inanimées, comme si elles avaient eu sens et raison, et les ont fait parler ensemble; — (et non seulement les choses vraies, mais les choses non vraies; et ils ont dit, en effet, de choses qui ne sont pas, qu'elles parlent; ils ont dit que beaucoup d'acci-

dents parlent, comme s'ils étaient des substances et des hommes); — il est juste que le diseur en rime fasse semblable chose, non pas sans aucune raison, mais avec une raison qu'il sera possible ensuite de découvrir au moyen de la prose. Que les poètes aient parlé ainsi que je l'ai dit, cela apparaît par Virgile; car il dit que Junon, c'est-à-dire une déesse ennemie des Troyens, parla à Eole seigneur des vents, — là — au premier de l'Enéide: *Æole, namque tibi* —, et que ce seigneur lui répondit, — là —:

... *Tuus, o regina quid optes
Explorare labor, michi jussa capessere fas est.*

Par ce même poète, la chose qui n'est pas animée parle aux choses animées, au troisième de l'Enéide, — là —: *Dardanida duri*. Par Lucain, la chose animée parle à la chose inanimée, — là —:

Multum, Roma, tamen debes civilibus armis.

Par Horace, l'homme parle à sa science même, comme à une autre personne; et non seulement ce sont des paroles d'Horace, mais il les dit comme citant le style du bon Homère, — là, dans sa *Poetria* —:

Dic mihi, Musa, virum.

Par Ovide, parle Amour comme s'il était une personne humaine, au commencement du livre qui a nom: *Remède d'amour*, — là —:

Bella mihi, video, bella parantur, ait.

Et par cela peut être éclairé qui a des doutes sur quelque partie de ce mien petit livre. Et afin que n'en prenne aucune hardiesse une personne d'esprit épais, je dis que ni sans raison ne parlent ainsi les poètes, ni ne doivent ainsi parler ceux qui riment, sans avoir en eux-mêmes quelque raisonnement sur ce qu'ils disent; car grande honte serait-ce à qui compose des choses sous vêtement de figure et de couleur rhétorique, si ensuite interrogé, il ne savait dépouiller ses paroles d'un semblable vêtement, de façon qu'elles eussent une intelligence véritable. Et ce mien premier ami et moi, nous en connaissons bien, de ceux qui riment ainsi sottement.

XXVI. — Cette très gentille Dame, dont il est parlé dans les précédentes paroles, vint en telle grâce auprès des gens, que quand elle passait par le chemin, les personnes couraient

pour la voir ; d'où m'en arrivait une merveilleuse joie. Et quand elle était près de quelqu'un, une telle pudeur venait en le cœur de celui-ci, qu'il n'osait lever les yeux ni répondre à son salut. Et de cela, beaucoup, comme l'ayant éprouvé, me pourraient porter témoignage, pour qui ne le croirait pas. Et elle, couronnée et vêtue d'humilité, s'en allait, ne montrant aucune gloire de cela qu'elle voyait et entendait. Beaucoup disaient, après qu'elle était passée : « Celle-ci n'est pas une femme, mais un des plus beaux anges du ciel. » — Et d'autres disaient : « Celle-ci est une merveille ; que béni soit le Seigneur qui si admirablement sait faire. » — Je dis qu'elle se montrait si gentille et si pleine de toutes les plaisances, que ceux qui la contemplaient recevaient en eux une douceur honnête et suave, tellement qu'ils ne le savaient redire ; et il n'était personne qui la pût contempler, qui au commencement ne dût soupirer. Ces choses et de plus admirables procédaient d'elle par l'effet de sa vertu. D'où vint que pensant à cela, et voulant reprendre le style de sa louange, je me proposai de dire des paroles en lesquelles je donnerais à entendre sur ses admirables et excellentes opérations ; afin que non seulement ceux qui la pouvaient sensiblement voir, mais les autres encore sussent d'elle ce que par les paroles je puis en faire entendre. Alors je dis ce sonnet qui commence ainsi :

Si gentille et si honnête paraît
ma Dame, quand elle salue quelqu'un,
que toute langue en tremblant devient muette,
et les yeux ne l'osent regarder.

Elle s'en va, quand elle s'entend louer,
benoitement et d'humilité vêtue ;
et il semble qu'elle soit une chose venue
du ciel en terre pour miracle montrer.

Elle se montre si plaisante à qui la contemple,
qu'elle donne par les yeux une douceur au cœur
que comprendre ne peut qui ne l'éprouve.

Et il semble que de ses lèvres parte
un esprit suave plein d'amour
qui va disant à l'âme : — soupire ! —

Ce sonnet est si clair à entendre, par ce qui est ci-dessus narré, qu'il n'a besoin d'aucune division ; aussi, le laissant là je dis que cette mienne Dame vint en telle grâce que non

seulement elle était honorée et louée, mais par elle plusieurs étaient honorées et louées. Aussi voyant cela et le voulant manifester à qui ne le voyait pas, je me proposai encore de dire des paroles, en lesquelles cela serait signifié ; et je dis alors cet autre sonnet qui commence : *Vede perfettamente ogne salute*, lequel narre comment elle exerçait sa vertu dans les autres ainsi qu'il apparaît dans sa division :

Il voit parfaitement tout salut
qui voit ma dame parmi les dames ;
celles qui vont avec elle sont tenues
de rendre à Dieu d'une belle grâce merci.

Et sa beauté est de telle vertu,
qu'aucune envie aux autres n'en procède,
mais bien les fait aller avec elle, vêtues
de gentillesse, et d'amour et de foi.

Sa vue fait humble toute chose,
et ce n'est pas elle seule qu'elle fait paraître plaisante,
mais chacune par elle reçoit honneur ;

Et elle est en son action si gentille,
que nul ne se la peut rappeler à l'esprit,
qu'il ne soupire en douceur d'amour.

Ce sonnet a trois parties : en la première je dis parmi quelles gens cette Dame paraissait plus admirable ; en la seconde je dis comme était gracieuse sa compagnie ; en la troisième je parle des choses qu'elle opérait puissamment en autrui. La seconde partie commence là : *Celles qui vont* ; la troisième là : *et sa beauté*. Cette dernière partie se divise en trois : en la première je dis ce qu'elle opérait en les dames, à savoir pour elles-mêmes ; en la seconde je dis ce qu'elle opérait en elles pour autrui ; en la troisième je dis comment non seulement elle opérait en les dames, mais en toutes les personnes, et non seulement elle opérait par sa présence mais encore quand on se souvenait d'elle. La seconde commence là : *Sa vue* ; la troisième là : *Et elle est en son action*.

XXVII. — Après cela, je commençai à penser un jour sur ce que j'avais dit de ma dame, à savoir en ces deux sonnets précédents ; et voyant en ma pensée que je n'avais pas parlé de cela que, dans le moment présent, elle opérait en moi, il me semblait avoir parlé défectueusement ; et donc je me proposai de dire des paroles en lesquelles je dirais comment il me semblait que je fusse disposé à son opération, et comment en

moi opérât sa vertu. Et ne croyant pas pouvoir narrer cela en la brièveté d'un sonnet, je commençai alors une chanson, laquelle commence :

Si longuement m'a tenu Amour
et accoutumé à sa seigneurie,
que, comme il m'était puissant d'abord,
ainsi me reste-t-il suave en le cœur.
Quand donc il m'enlève tellement le courage
qu'il semble que les esprits s'enfuient,
alors éprouve mon âme frêle
tant de douceur que le visage en pâlit.
Puis l'Amour prend en moi telle vertu,
qu'il fait que mes soupirs s'en vont parlant ;
et ils sortent dehors appelant
ma Dame, pour me donner plus de salut.
Cela m'arrive où qu'elle me voie,
et c'est chose si humble qu'elle ne se peut croire.

XXVIII. — *Quomodo sedet sola civitas plena populo! Facta est quasi vidua domina gentium.* — J'étais encore dans le projet de cette chanson et j'en avais achevé cette susdite strophe, quand le Seigneur de la justice appela cette Très Gentille à se glorifier sous les enseignes de cette reine bienheureuse Marie, dont le nom fut en grande révérence en les paroles de cette béate Béatrice. Et bien que peut-être il pourrait plaire de traiter à présent quelque peu de son départ d'auprès de nous, ce n'est pas mon intention d'en traiter ici, pour trois raisons : la première est que cela n'est pas de mon présent dessein, si nous voulons regarder au préambule qui précède ce petit livre. La seconde est que, encore fût-ce du présent dessein, ma langue ne serait pas capable de traiter, comme il conviendrait, de cela ; la troisième est que, encore l'une et l'autre chose fût-elle, il n'est pas convenable à moi de traiter de cela, pour cette raison que, en traitant, il me faudrait être louangeur de moi-même, laquelle chose est par-dessus tout blâmable à qui la fait ; et aussi je laisse à traiter de cela à un autre commentateur. Toutefois comme maintes fois le nombre neuf a pris place dans les paroles ci-dessus, d'où il paraît que ce ne soit pas sans raison, et comme, dans son départ, ce nombre semble avoir eu beaucoup de place, il convient d'en dire ici quelque chose, car cela semble convenir au propos. Je dirai donc d'abord comment il eut place dans son départ, et puis j'en donnerai quelques raisons, par quoi ce nombre fut à elle si ami.

XXIX. — Je dis, selon l'usage d'Arabie, que son âme très noble partit en la première heure du neuvième jour du mois ; et, selon l'usage de Syrie, elle partit en le neuvième mois de l'année ; car le premier mois est là-bas Tisirin, lequel pour nous est Octobre. Et, selon notre usage, elle partit en cette année de notre indiction, c'est-à-dire des ans du Seigneur, en laquelle le nombre parfait était neuf fois achevé en cette centaine où elle fut en ce monde placée : et elle fut de la treizième centaine des chrétiens. Pourquoi ce nombre lui fut tant ami, voici une raison qui en pourrait être : étant donné que, selon Ptolémée, et selon la chrétienne vérité, neuf sont les ciels qui se meuvent, et que, selon la commune opinion astrologique, lesdits ciels opèrent ici-bas selon leur situation réciproque, ce nombre lui fut ami pour donner à entendre qu'en sa génération tous les neuf ciels mobiles se trouvaient réciproquement en situation très parfaite. C'est une des raisons de cela ; mais plus subtilement y pensant, et selon l'infailible vérité, ce nombre fut elle-même ; par similitude, dis-je, et je l'entends ainsi : le nombre trois est la racine de neuf, car sans autre nombre et multiplié par lui-même, il fait neuf, comme nous voyons manifestement que trois fois trois fait neuf. Donc, si le trois est par lui-même facteur du neuf, et que le facteur des miracles par lui-même est trois, à savoir : Père, Fils et Esprit-Saint, lesquels sont trois et un, cette Dame fut accompagnée de ce nombre neuf, pour donner à entendre qu'elle était un *neuf*, c'est-à-dire un miracle, dont la racine est seulement l'admirable Trinité. Peut-être encore par plus subtile personne se pourrait-il voir en cela plus subtile raison ; mais celle-ci est celle que j'en vois, et qui plus me plaît.

XXX. — Après que la Très Gentille Dame fut partie de ce siècle, toute la susdite ville resta comme veuve et dépouillée de toute dignité ; d'où vint que moi, pleurant encore en cette ville désolée, j'écrivis aux principaux du pays sur sa condition, prenant ce commencement à Jérémie le prophète qui dit : *Quomodo sedet sola civitas !* — Et je dis cela, afin que nul ne s'étonne que je l'aie cité ci-dessus, comme entrée du nouveau sujet qui vient ensuite. Et si quelqu'un voulait me reprendre pour ce que je n'écris pas ici les paroles qui suivent celles qui sont citées, je m'en excuse, parce que mon dessein ne fut pas, dès le principe, d'écrire autrement qu'en vulgaire : aussi,

alors que les paroles qui suivent celles qui sont citées sont toutes latines, ce serait hors de mon dessein si je les écrivais : et je sais que semblable intention fut celle de ce mien premier ami à qui j'écris ceci, assavoir que je lui écrivisse seulement en vulgaire.

XXXI. — Après que mes yeux eurent pour un certain temps pleuré, ils étaient si fatigués qu'ils ne pouvaient épancher ma tristesse ; je pensai donc vouloir la dissiper avec quelques paroles douloureuses ; et ainsi je me proposai de faire une chanson, en laquelle en pleurant je parlerais de celle, par qui une telle douleur s'était faite destructrice de mon âme ; et je commençai alors : *Les yeux dolents par la pitié du cœur.*

Afin que cette chanson semble rester plus veuve après sa fin, je la diviserai avant que je l'écrive : et dorénavant je tiendrai cette manière. Je dis que cette pauvrete chanson a trois parties : la première est un préambule ; dans la seconde je parle d'Elle ; dans la troisième je parle à la chanson piteusement. La seconde commence là : *Béatrice s'en est allée* ; la troisième là : *Ma piteuse chanson*. La première partie se divise en trois : dans la première je dis pourquoi j'entreprends de dire ; dans la seconde je dis à qui je veux dire ; dans la troisième je dis de quoi je veux dire. La seconde commence là : *Et comme je me rappelle* ; la troisième là : *Et je parlerai*. Puis quand je dis : *Béatrice s'en est allée*, je parle d'elle, et à ce sujet, je fais deux parties. D'abord je dis l'occasion par laquelle elle fut enlevée ; après, je dis comment les gens pleurent de son départ ; et cette partie commence là : *Elle s'est départie*. Cette partie se divise en trois : en la première je dis qui ne la pleure pas ; en la seconde je dis qui la pleure ; en la troisième je parle de ma condition. La seconde commence là : *Mais il vient une tristesse et une volonté* ; la troisième : *Ils me donnent angoisse*. Puis quand je dis : *Ma piteuse chanson*, je parle à cette mienne chanson, lui désignant les dames vers qui elle doit s'en aller pour rester avec elles.

Les yeux dolents par la pitié du cœur
ont de pleurer souffert la peine,
si bien que pour vaincus ils restent désormais.
Or si je veux soulager ma douleur,
qui peu à peu à la mort me mène,
il convient que je parle en poussant des soupirs.
Et comme je me rappelle que je parlai
de ma Dame, pendant qu'elle vivait,

Dames gentilles volontiers avec vous,
je ne veux pas parler à d'autres,
sinon à cœur gentil qui soit en une dame.
Et je dirai d'elle en pleurant, puis
qu'elle s'en est allée au ciel subitement,
et a laissé Amour avec moi dolent.

Béatrice s'en est allée dans le haut ciel,
dans le royaume où les anges ont la paix,
et elle reste avec eux ; et vous, Dames, elle vous a laissées.
Ce n'est pas l'effet du gel qui nous l'a prise,
ni de la chaleur, comme ils font pour les autres ;
mais ce fut seulement sa grand'bonté :
car une lumière de son humilité
passa les ciels avec tant de vertu,
qu'elle fit émerveiller l'Éternel Sire,
si bien qu'un doux désir
lui vint d'appeler un tel Salut ;
et il la fit d'ici-bas à lui venir ;
parce qu'il voyait que cette vie pleine d'ennui
n'était pas digne de si gentille chose.

Elle s'est départie de sa belle personne
l'âme gentille pleine de grâce,
et elle est glorieuse en un lieu digne.
Qui ne la pleure quand il parle,
a cœur de pierre si mauvais et vil,
qu'entrer n'y peut un esprit de bien.
Il n'est, en cœur vilain, si haut esprit,
qu'il puisse d'elle imaginer quelque chose,
et donc il ne lui vient pas douleur pour pleurer.
Mais il vient une tristesse et une volonté
de soupirer et de mourir de pleurs ;
et de toute consolation elle dépouille l'âme,
pour qui voit dans le penser quelquefois
quelle elle fut, et comme elle fut prise.

Ils me donnent angoisse les forts soupirs,
quand le penser dans l'âme pesante
m'amène celle qui m'a fendu le cœur :
et bien des fois pensant à la Mort,
il m'en vient un désir tant suave,
qu'il me change la couleur du visage.
Quand à imaginer je suis bien arrêté,
il me vient telle peine de toute part,
que je tremble par la douleur que je ressens ;
et je deviens ainsi fait
que la honte m'éloigne des gens.
Puis pleurant, seulement dans ma lamentation
j'appelle Béatrice ; et je dis : — ore es-tu morte — ?
Et tandis que je l'appelle, elle me réconforte.

Pleurer de douleur et soupirer d'angoisse
me détruit tant le cœur, où que seul je me trouve,
qu'il en ferait peine à qui le verrait :
et quelle a été ma vie, depuis
que ma Dame est allée dans le siècle nouveau ?
Il n'est langue qui dire le saurait :
et donc, mes Dames, pour tant que je le voulusse,
je ne vous saurais bien dire ce que je suis,
tant me fait peiner l'amère vie :
car si vile elle est devenue,
qu'il semble que tout homme me dise : — je t'abandonne, —
en voyant ma lèvre pâlie.
Mais quel que je sois, ma Dame le voit,
et j'en espère encore d'elle merci.
Ma piteuse Chanson, ore va pleurant ;
et trouve les dames et les damoiselles,
à qui tes sœurs
avaient coutume de porter joie ;
et toi qui es fille de tristesse,
va-t'en, inconsolée, à rester avec elles.

XXXII. — Après que fut dite cette chanson, il vint à moi un homme qui, selon les degrés de l'amitié, m'est ami immédiatement après le premier : et celui-ci fut si lié par la parenté à cette glorieuse, qu'aucun ne l'était de plus près. Et lorsqu'il fut avec moi à causer, il me pria que je lui dusse dire quelque chose pour une dame qui était morte ; et il déguisait ses paroles afin qu'il parût que je parlerais d'une autre, laquelle asusi était véritablement morte : et donc m'apercevant que celui-ci parlait seulement pour cette Bénie, je dis que je ferais ce que sa prière me demandait. D'où vint qu'y pensant ensuite, je me proposai de faire un sonnet en lequel je me lamenterais un peu et de le donner à ce mien ami, afin qu'il parût que pour lui je l'avais fait ; et je dis alors ce sonnet qui commence : *Venez entendre mes soupirs*.

Ce sonnet a deux parties : en la première j'appelle les fidèles d'Amour pour qu'ils m'entendent ; en la seconde je narre ma misérable condition. La seconde commence là : *inconsolés*.

Venez entendre mes soupirs,
ô cœurs gentils ! car pitié le désire ;
inconsolés, ils s'en vont ;
et s'ils n'étaient pas, de douleur je mourrais ;
Parce que mes yeux me seraient rebelles,
bien des fois, plus que je ne le voudrais,
las de pleurer ma Dame assez
pour soulager mon cœur en la pleurant.

Vous les entendez appeler souvent
ma Dame gentille, qui s'en est allée
au Siècle digne de sa vertu ;

Et médire de cette vie
au nom de mon âme dolente,
abandonnée de son salut.

XXXIII. — Après que j'eus dit ce sonnet, songeant qui était celui à qui j'entendais le donner comme s'il était fait par lui-même, je vis que le service rendu me paraissait pauvre et nu, au regard d'une personne si liée à cette glorieuse. Aussi avant que je lui donnasse le sonnet ci-dessus écrit, je dis deux stances d'une chanson ; l'une pour lui véritablement, et l'autre pour moi, encore que l'une et l'autre paraissent dites par une seule personne, à qui ne regarde pas subtilement. Mais qui subtilement les considère voit bien que des personnes différentes parlent ; en ce que l'une n'appelle jamais celle-ci *sa Dame*, et l'autre oui, comme il appert manifestement. Cette chanson et ce susdit sonnet, je les lui donnai, disant que pour lui seul je les avais faits.

La chanson commence : *Toutes les fois*, et a deux parties : dans l'une, à savoir dans la première stance, se lamente ce mien cher ami lié de près à elle ; en la seconde je me lamente moi-même, à savoir dans l'autre stance qui commence : *Il se rassemble*. Et ainsi appert-il que dans cette chanson se lamentent deux personnes, l'une desquelles se lamente comme frère, l'autre comme serviteur.

Toutes les fois, hélas ! qu'il me souvient
que je ne dois jamais
voir la Dame dont je vais si dolent,
tant de douleur au cœur m'assemble
la pensée douloureuse,
que je dis : — mon âme, pourquoi ne t'en vas-tu ?
car les tourments que tu supporteras
dans le siècle qui t'est déjà si plein d'ennui,
d'une peur forte me font pensif ; —
aussi j'appelle la mort,
comme mon suave et doux repos ;
et je dis : — viens à moi — avec tant d'amour,
que je suis jaloux de quiconque meurt !
Il se rassemble dans mes soupirs
un son de pitié
qui va appelant Mort sans cesse.
A elle se sont tournés tous mes désirs,
quand ma Dame

fut atteinte par sa cruauté :
parce que la plaisance de sa beauté,
en se séparant de notre vue,
est devenue grande beauté spirituelle,
qui par le ciel répand
lumière d'amour, qui salue les anges,
et leur intellect haut et subtil
fait émerveiller, tant elle est gentille.

XXXIV. — En ce jour, en lequel s'achevait l'année où cette dame avait été faite des citoyens de la vie éternelle, je m'étais assis en un lieu où, me souvenant d'elle, je dessinais un ange sur certaines tablettes : et tandis que je dessinais, je tournai les yeux et je vis près de moi des hommes, de ceux auxquels il convient de rendre honneur. Et ils regardaient ce que je faisais, et d'après ce que l'on me dit ensuite, ils avaient été là déjà quelque temps avant que je m'en aperçusse. Quand je les vis, je me levai, et les saluant je leur dis : « Une autre était tout à l'heure avec moi, et c'est pourquoi je pensais. » — Donc, ceux-ci étant partis, je retournai à mon travail, à savoir dessiner des figures d'ange. Ce faisant, il me vint un penser de dire des paroles en rime comme pour l'anniversaire, et d'écrire à ceux qui étaient venus près de moi : et je dis alors ce sonnet qui commence : *Elle était venue*, lequel a deux commencements ; c'est pourquoi je le diviserai selon l'un et l'autre.

Je dis que selon le premier, ce sonnet a trois parties : en la première je dis que cette Dame était déjà dans ma mémoire ; en la seconde je dis ce qu'Amour donc me faisait ; en la troisième je parle des effets d'Amour. La seconde commence là : *Amour qui* ; la troisième là : *Ils sortaient pleurant*. Cette partie se divise en deux : dans l'une je dis que tous mes soupirs sortaient en parlant ; dans l'autre je dis comme quelques-uns disaient certaines paroles diverses des autres. La seconde commence là : *Mais ceux*. Il se divise en la même façon selon l'autre commencement, sauf que dans la première partie je dis à quel moment cette Dame était ainsi venue dans ma mémoire, et je ne le dis pas dans l'autre.

PREMIER COMMENCEMENT

Elle était venue en ma pensée
la gentille Dame qui pour sa vertu
fut placée par le très-haut Seigneur
dans le ciel de l'humilité où est Marie.

SECOND COMMENCEMENT

Elle était venue en ma pensée
cette Dame gentille que pleure Amour,
à ce moment où sa vertu
vous porta à regarder ce que je faisais.

Amour qui dans ma pensée la sentait,
s'était éveillé dans le cœur détruit,
et disait aux soupirs : — sortez dehors — ;
c'est pourquoi chacun partait dolent.

Ils sortaient pleurant hors de ma poitrine
avec une voix qui souvent amène
les larmes douloureuses aux tristes yeux.

Mais ceux qui en sortaient avec plus grande peine,
venaient disant : — ô noble esprit,
aujourd'hui finit l'an où au ciel tu montas !

XXXV. — Ensuite, après quelque temps, comme il arriva que je me trouvai en un lieu en lequel je me rappelais le temps passé, je demeurais fort pensif et avec des pensers si douloureux qu'ils me faisaient montrer au dehors une apparence de terrible confusion. D'où vint que m'apercevant du trouble où j'étais, je levai les yeux, pour voir si quelque autre me voyait. Alors je vis une gentille dame, jeune et très belle, laquelle me regardait d'une fenêtre, si pleine de pitié en son aspect que toute la pitié paraissait en elle réunie. Aussi, parce que les malheureux, quand ils voyent quelqu'un avoir compassion d'eux, plus tôt se mettent à pleurer, comme s'ils avaient pitié d'eux-mêmes, je sentis alors mes yeux commencer à vouloir pleurer ; c'est pourquoi, craignant de faire connaître ma lâche vie, je m'éloignai des yeux de cette gentille ; et je disais ensuite en moi-même : « Il ne peut être, qu'avec cette pieuse dame, ne soit le très noble Amour. » — Et donc je me proposai de dire un sonnet en lequel je parlerais à elle, et je renfermerais tout ce qui est narré en ce discours. Et comme ce discours est très clair, je ne le diviserai pas. Le sonnet commence ainsi :

Mes yeux ont vu quelle pitié
était apparue en votre figure,
quand vous avez regardé le geste et l'attitude
que je fais par douleur maintes fois.

Alors je m'aperçus que vous pensiez
les qualités de ma vie sombre ;
si bien qu'il me vint dans le cœur la peur
de montrer par mes yeux ma lâcheté.

Et je m'éloignai de devant vous, sentant
que les larmes se levaient du cœur,
qui était troublé par votre vue.

Je disais ensuite en mon âme triste : —
il est bien avec cette dame, cet Amour,
lequel me fait aller ainsi pleurant. —

XXXVI. — Il arriva ensuite que partout où cette Dame me voyait, elle se faisait d'un aspect pieux et d'une couleur pâle, comme d'amour. Aussi bien des fois elle me faisait penser à ma très noble Dame, qui de semblable couleur se montrait sans cesse. Et certes, bien des fois, ne pouvant pleurer ni dissiper ma tristesse, j'allais pour voir cette pieuse dame, qui semblait tirer les larmes de mes yeux par son aspect. Et donc il me vint volonté de dire encore des paroles en parlant à elle ; et je dis ce sonnet qui commence : *Couleur d'Amour*, et, sans le diviser, il est clair par le discours qui précède. Et c'est celui-ci :

Couleur d'Amour et semblants de pitié
n'ont jamais envahi ainsi merveilleusement
visage de dame, pour avoir vu souvent
des yeux gentils et de douloureuses plaintes,

Comme le vôtre, alors que devant vous
vous voyez mes lèvres dolentes ;
si bien que par vous il me vient telle chose en pensée,
que je crains fort que mon cœur ne se fende.

Je ne peux tenir mes yeux détruits,
qu'ils ne vous regardent maintes fois,
pour le désir qu'ils ont de pleurer ;

Et vous avez tant accru leur volonté,
que du désir ils se consomment tous ;
mais pleurer devant vous ils ne savent.

XXXVII. — J'arrivai à ce point par la vue de cette dame, que mes yeux commencèrent à se délecter trop à la voir ; d'où maintes fois je m'en tourmentais en mon cœur et je me tenais pour très lâche ; et bien des fois je maudissais la vanité de mes yeux, et je leur disais dans ma pensée : « Ore vous aviez coutume de faire pleurer qui voyait votre douloureuse condition, et maintenant il semble que vous vouliez oublier cela pour cette dame qui vous regarde, mais qui vous regarde seulement en tant qu'elle a souci de la glorieuse Dame, pour qui vous avez coutume de pleurer. Mais pour autant

que vous pouvez faire, faites ; car je vous La rappellerai bien souvent, maudits yeux ! car jamais, sinon après la mort, vos larmes ne devraient s'arrêter. » — Et quand en moi-même j'avais ainsi parlé à mes yeux, les soupirs m'assaillaient très grands et angoisseux. Et, afin que cette bataille que j'avais avec moi-même ne restât pas seulement connue du malheureux qui la ressentait, je me proposai de faire un sonnet et d'y comprendre cette horrible condition ; et je dis celui qui commence : *L'amer pleurer*. Et il a deux parties : en la première, je parle à mes yeux, comme parlait mon cœur en moi-même ; dans la seconde, j'écarte un certain doute, faisant connaître qui est celui qui ainsi parle ; et cette partie commence là : *Ainsi dit*. Il pouvait bien encore recevoir plus de divisions, mais elles seraient vaines, car il est clair par le discours qui précède. Et c'est le sonnet qui commence :

L'amer pleurer que vous fites,
mes yeux, un temps si long,
faisait pleurer les autres personnes
par la pitié, comme vous le vites.

Or il me semble que vous l'oublieriez,
si j'étais de mon côté si félon.
que je ne vous enlevasse toute occasion,
en vous rappelant celle que vous pleurâtes.

Votre vanité me fait penser,
et m'épouvante tant, que je crains fort
le visage d'une dame qui vous contemple.

Vous ne devriez jamais, sinon par mort,
oublier notre Dame qui est morte. —
Ainsi dit mon cœur, et puis soupire.

XXXVIII. — La vue de cette dame m'amena en si étrange condition, que maintes fois je pensais à elle comme à personne qui trop me plaisait ; et je pensais à elle ainsi : « Celle-ci est une dame gentille, belle, jeune et sage, et apparue peut-être par volonté d'Amour, afin que ma vie se repose. » — Et bien des fois je pensais plus amoureuxment, si bien que mon cœur consentait à ce penser, c'est-à-dire à son discours. Et quand j'y avais presque consenti, je me reprenais à penser, comme poussé par la raison, et je disais en moi-même : « Hélas ! quel penser est celui-ci, qui en si lâche façon me veut consoler et ne me laisse quasi pas autre chose penser ! » — Puis s'élevait un autre penser, et

il me disait : « Maintenant que tu as été en une telle tribulation, pourquoi ne te veux-tu pas retirer d'une telle amertume ? Tu vois que ceci est un souffle d'Amour, qui mène avant les désirs d'Amour, et il part d'aussi gentil lieu comme est celui des yeux de cette dame, qui si pieuse à toi s'est montrée. » — D'où vint qu'ayant ainsi plusieurs fois combattu en moi-même, j'en voulus dire encore quelques paroles ; et comme, dans la bataille des pensers, étaient vainqueurs ceux qui pour elle parlaient ; il me sembla qu'il convenait de parler à elle ; et je dis ce sonnet qui commence : *Un gentil penser*. Et je dis *gentil* pour autant qu'il parlait d'une gentille dame : car autrement il était très vil.

Je fais dans ce sonnet deux parts de moi-même, selon que mes pensers étaient divisés en deux. L'une des parties je l'appelle *cœur*, c'est-à-dire l'appétit, l'autre je l'appelle *âme*, c'est-à-dire la raison et je dis comment l'un parle à l'autre. Et qu'il soit convenable d'appeler l'appétit *cœur*, et la raison *âme*, est bien manifeste à ceux de qui il me plaît que cela soit entendu. Il est vrai que dans le précédent sonnet je fais la partie du cœur contre celle des yeux, et cela paraît contraire à ce que je dis dans le présent ; et donc, je dis que là aussi j'entends le cœur pour l'appétit, parce que mon désir était plus grand encore de me rappeler ma Très Gentille Dame, que de voir cette autre, encore que j'en eusse déjà quelque appétit, mais il paraissait léger : d'où il appert que l'un des discours n'est pas contraire à l'autre.

Ce sonnet a trois parties : en la première je commence à dire à cette dame comment mon désir se tourne tout vers elle ; en la seconde je dis comment l'âme, c'est-à-dire la raison, parle au cœur, c'est-à-dire à l'appétit ; en la troisième, je dis comme il lui répond. La seconde partie commence là : *L'âme dit* ; la troisième là : *Il lui répond*. Et c'est le sonnet qui commence ainsi :

Un gentil penser, qui parle de vous,
s'en vient demeurer avec moi souvent,
et parle d'amour si doucement.
qu'il fait consentir le cœur en lui.

L'âme dit au cœur : — qui est celui-ci,
qui vient consoler notre esprit,
et sa vertu est si puissante,
qu'il ne laisse autre penser demeurer avec nous ?

Il lui répond : — Hélas ! âme pensive,
celui-ci est un nouveau petit esprit d'amour,
qui amène devant moi ses désirs ;

Et sa vie, et toute sa puissance,
il les prit des yeux de cette pieuse dame
qui se troublait de nos martyres,

XXXIX. — Contre cet adversaire de la raison se leva un jour en moi, presque à l'heure de none, une forte imagination, telle qu'il me semblait voir cette glorieuse Béatrice, avec ses vêtements rouges, avec lesquels elle apparut d'abord à mes yeux ; et elle me semblait jeune, en âge semblable à celui où d'abord ainsi je la vis. Alors je commençai à penser à elle ; et me souvenant, selon l'ordre du temps passé, mon cœur commença douloureusement à se repentir du désir par lequel si lâchement il s'était laissé posséder quelques jours, contrairement à la constance de la raison : et chassé que fut ce tel mauvais désir, tous mes pensers se retournèrent à leur très gentille Béatrice. Et je dis que dorénavant je commençai à penser à elle tellement, avec tout mon cœur plein de honte, que les soupirs le manifestaient bien des fois ; car presque tous répétaient, en sortant, ce qui se disait dans le cœur, à savoir le nom de cette Très Gentille et comme elle se partit de nous. Et maintes fois il arrivait que tant de douleur avait en soi certain penser, que je l'oubliais lui et le lieu où j'étais. Par cette reprise de soupirs se rallumèrent les larmes, qui avaient été apaisées, en telle façon que mes yeux paraissaient deux choses qui désiraient seulement pleurer : et souvent il arrivait que par la longue continuation des larmes, se faisait autour d'eux une couleur pourpre, comme il en paraît d'habitude pour quelque martyr que l'on reçoit : d'où il appert qu'ils furent de leur vanité dignement récompensés, si bien que dorénavant ils ne purent contempler aucune personne qui les regardât de façon à les pouvoir induire en un semblable dessein. Aussi voulant qu'un tel désir mauvais et vaine intention parussent détruits, tellement qu'aucun doute ne pût être amené par les paroles rimées que j'avais dites auparavant, je me proposai de faire un sonnet en lequel j'enclorais le sens de ce discours. Et je dis alors : *Hélas ! par la force de nombreux soupirs* ; — et je dis : *hélas !* pour autant que j'avais honte de ce que mes yeux avaient ainsi fait œuvre de vanité.

Je ne divise pas ce sonnet parce que son propos est assez clair.

Hélas ! par la force de nombreux soupirs
qui naissent des pensers qui sont en le cœur,
les yeux sont vaincus et n'ont pas la force
de regarder personne qui les contemple.

Et ils sont ainsi faits qu'ils semblent deux désirs
de pleurer et de montrer douleur ;
et maintes fois tant ils pleurent, qu'Amour
les ceint de la couronne des martyrs.

Ces pensers et les soupirs que je jette
deviennent en le cœur si angoisseux,
qu'Amour y pâlit, tant il en a douleur ;

Parce qu'ils ont en eux, les douloureux,
ce doux nom écrit de ma Dame,
et sur sa mort maintes paroles.

XL. — Après cette tribulation (en ce temps où une foule de gens s'en va pour voir l'image bénie que Jésus-Christ nous laissa pour mémoire de sa très belle figure, que voit ma Dame glorieusement) —, il arriva que quelques pèlerins passaient par une rue qui est à peu près au milieu de la ville où naquit, vécut et mourut la Très Gentille Dame ; et ils allaient, selon qu'il me parut, fort pensifs. Or moi, pensant à eux, je dis en moi-même : « Ces pèlerins me semblent de lointains parages, et je ne crois pas qu'ils aient même entendu parler de cette Dame, et ils n'en savent rien ; mais leurs pensées sont d'autres choses que de celles d'ici ; car peut-être ils pensent à leurs amis lointains, que, nous, nous ne connaissons pas. » — Puis je disais en moi-même : « Je sais que si ceux-ci étaient de pays voisin, ils paraîtraient troublés en quelque chose en leur aspect, passant par le milieu de la douloureuse ville. » — Puis je disais en moi-même : « Si je pouvais les retenir un peu, je les ferais aussi pleurer, avant qu'ils sortissent de cette ville, parce que je dirais des paroles qui feraient pleurer quiconque les entendrait. » — D'où vint que, ceux-ci étant passés hors de ma vue, je me proposai de faire un sonnet, en lequel je ferais connaître ce que j'avais dit en moi-même ; et afin qu'il parût plus piteux, je me proposai de dire comme si j'avais parlé à eux ; et je dis ce sonnet qui commence : *Ah ! pèlerins, qui allez pensant*. Et j'ai dit *pèlerins* selon la large signification du mot : car pèlerins

se peuvent entendre en deux sens, en un large et en un étroit. En sens large, en tant qu'est pèlerin quiconque est hors de sa patrie ; en sens étroit on n'entend par pèlerin (*peregrino*) que qui va vers la maison de saint Jacques, ou en revient. Et donc il faut savoir qu'en trois façons se nomment proprement les gens qui vont au service du Très-Haut. Ils se nomment *palmieri* en tant qu'ils vont outremer, d'où maintes fois ils apportent la palme ; ils se nomment *peregrini*, en tant qu'ils vont à la maison de Galice, parce que la sépulture de saint Jacques fut plus lointaine de sa patrie, que celle d'aucun autre apôtre ; ils s'appellent *romei*, en tant qu'ils vont à Rome, là où ceux que j'appelle *peregrini* allaient.

Ce sonnet, je ne le partage pas, parce que son propos le rend assez clair.

Ah ! pèlerins, qui allez pensant
peut-être aux choses qui pour vous sont absentes,
venez-vous de si lointain pays,
que vous le montrez à l'aspect ?

Vous qui ne pleurez pas, quand vous passez
tout au milieu de la cité dolente,
comme des hommes qui en rien
ne semblent entendre son malheur ;

Si vous vous arrêtez, pour vouloir écouter,
certes le cœur dans ses soupirs me dit,
que pleurant vous en sortirez ensuite.

Elle a perdu sa Béatrice :
et les paroles que d'elle on peut dire
ont la vertu de faire pleurer les gens.

XLI. — Puis deux gentilles dames envoyèrent vers moi, me priant que je leur envoyasse de ces miennes paroles rimées ; moi donc pensant à leur noblesse, je me proposai de leur en envoyer, et de faire une chose nouvelle que je leur enverrais avec celles-ci, afin de satisfaire plus honorablement leurs prières. Et je dis alors un sonnet, qui narre mon état, et je le leur envoyai accompagné du précédent sonnet, et d'un autre qui commence : *Venez entendre*. Le sonnet que je fis alors commence : *Outre la sphère*, lequel a en lui cinq parties : en la première, je dis où va mon penser, le nommant par le nom d'un de ses effets ; dans la seconde, je dis pourquoi il va là-haut, à savoir qui le fait ainsi aller ;

en la troisième, je dis ce qu'il voit, à savoir une dame honorée là-haut : (et je l'appelle alors *esprit pèlerin*, parce que spirituellement il va là-haut, et comme un pèlerin lequel est hors de sa véritable patrie); en la quatrième, je dis comment il la voit telle, c'est-à-dire en telle qualité que je ne la puis comprendre : c'est-à-dire que mon penser monte, en la qualité de celle-ci, à un degré tel que mon intellect ne le peut comprendre ; attendu que notre intellect est à ces bienheureuses âmes, comme notre œil débile au soleil, et c'est ce que dit le Philosophe au second de la *Métaphysique* ; dans la cinquième, je dis que, encore que je ne puisse entendre là où le penser me conduit, à savoir à son admirable qualité, au moins j'entends ceci, à savoir que tel est le penser de ma Dame, parce que j'entends souvent son nom en mon penser. Et en la fin de cette cinquième partie je dis : *mes dames chères*, pour donner à entendre que ce sont des dames à qui je parle. La seconde partie commence : *Une intelligence nouvelle* ; la troisième : *Quand il est arrivé* ; la quatrième : *Il la voit telle* ; la cinquième : *Je sais qu'il parle*. Il se pourrait encore plus subtilement diviser et plus subtilement entendre, mais il peut passer avec cette division, et aussi je ne m'occupe pas de plus le diviser.

Outre la sphère qui plus large roule,
 passe le soupir qui sort dz mon cœur ;
 une intelligence nouvelle, que l'Amour
 en pleurant met en lui, le tire en haut.

Quand il est arrivé là où il le désire,
 il voit une dame qui reçoit honneur,
 et tant luit, que pour sa splendeur
 l'esprit pèlerin la contemple.

Il la voit telle, que, quand il me le redit,
 je ne l'entends pas, tant il parle subtil
 au cœur dolent qui le fait parler.

Je sais moi qu'il parle de cette gentille,
 puisque souvent il rappelle Béatrice :
 aussi je l'entends bien, mes dames chères.

XLII. — Après ce sonnet il m'apparut une admirable vision, en laquelle je vis des choses qui me firent décider de ne pas dire plus de cette Bénie jusqu'à ce que je puisse plus dignement traiter d'elle. Et pour venir à cela je m'efforce autant que je peux, comme elle le sait véritablement. Si bien

que, si c'est le plaisir de Celui, par qui toutes les choses vivent, que ma vie dure pour quelques années, j'espère dire d'elle cela qui jamais ne fut dit d'aucune. Et puis, qu'il plaise à Celui qui est Sire de la courtoisie, que mon âme s'en puisse aller à voir la gloire de sa Dame, c'est-à-dire de cette bénie Béatrice qui glorieusement contemple en la face de Celui, *qui est per omnia sæcula benedictus !*

—





Prix: Trois francs.



DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004

